OU

J.

LES SOIRÉES

DE LA

BAIE-DES-CHALEURS

OU

ENTRETIENS SUR L'ÉDUCATION DE L'ENFANCE

PAR

JAMES SMITH

" Laissez venir à moi les petits enfants," disait Jésus à ses disciples.

OUVRAGE APPROUVÉ PAR MGR L'ÉVÊQUE DE MONTRÉAL

MONTRÉAL
J. B. ROLLAND & FILS, LIBRAIRES-EDITEURS
12 ET 14, RUE SAINT-VINCENT

1883

CL 464

C

BA

E

Laiss
dis

Celui
ver
réc

Puiss
opuscul
si pures
contre-p
dans leu

J. B. I

C 370

10/3

LES SOIRÉES

DE LA

BAIE-DES-CHALEURS

OU

ENTRETIENS SUR L'ÉDUCATION DE L'ENFANCE

QUEBEC

" Laissez venir à moi les petits enfants, disait Jésus à ses disciples.

" Celui qui donnera à un petit enfant un verre d'eau en mon nom, aura sa récompense."

Puisse les petits enfants dont les parents liront et aimeront ce petit opuscule conserver longtemps l'innocence baptismale dans leurs âmes si pures et si belles ! Puissent les vérités qui s'y trouvent servir de contre-poison au venin que la franc-maçonnerie travaille à répandre dans leur éducation

PAR

JAMES SMITH

L. DROUIN & FRERE,
LIBRAIRES,
96 Rue St. Joseph,
St. Roch, Quebec.

MONTRÉAL
J. B. ROLLAND & FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

1883

cut

Impr

Enr
l'anné
bureau

Imprimatur :

† EDUARDUS C., EPIS. MARIANAPOLITANIS.

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'année mil huit cent quatre-vingt-trois, par JAMES SMITH, au bureau du ministre de l'Agriculture, à Ottawa.

tr
ai
cr
ter
Il
fa
un
qu
l'e
ad

gr
ch

AU LECTEUR

Ce petit opuscule est dédié à tous ceux qui doivent travailler au salut des âmes, à tous les parents qui aiment à élever leurs enfants dans l'amour et la crainte de Dieu, et à leur faire contracter dès leur plus tendre jeunesse des habitudes bonnes et vertueuses. Il est dédié particulièrement aux bonnes mères de familles ; car, après le prêtre, elles ont reçu de Dieu une des missions les plus nobles et les plus saintes qu'il y ait sur la terre, celle de former à la vertu l'esprit et le cœur des enfants que le Père céleste a adoptés et destinés à régner éternellement avec lui.

Les mères de familles jouent aussi un des plus grands rôles dans l'Eglise et la société, puisque les chrétiens et les citoyens sont en général bons ou

mauvais suivant l'éducation qu'ils ont reçue dans la maison paternelle, les sentiments et les convictions que leurs mères leur ont inspirés, les habitudes qu'elles leur ont fait contracter dès leur enfance.

L'auteur ose donc espérer que, dans toutes les familles chrétiennes, on recevra ce petit livre comme un ami sincère et dévoué qui ne flatte ni ne trompe jamais.

LES
SOIRÉES DE LA BAIE-DES-CHALEURS

OU

ENTRETIENS SUR L'ÉDUCATION DE L'ENFANCE

PREMIÈRE SOIRÉE.

Amis lecteurs, qui de vous n'aime la fin d'un beau jour d'été quand le soleil embrase l'Occident des derniers feux du jour et semble allumer un vaste incendie au bord de l'horizon ; l'air tiède et embaumé par les émanations qui s'élèvent des champs, les parfums qui s'exhalent des fleurs, la voix mélodieuse du rossignol sous le feuillage, la brise mourante qui ride légèrement la surface des eaux ? Qui de vous n'a pas éprouvé alors un peu de bonheur dans cette vallée de larmes ? Qui

n'a pas senti son cœur touché par une douce et mystérieuse impression, en élevant ses regards vers ces régions où la pensée se perd dans l'infini ? Qui ne s'est pas demandé si ces étoiles sans nombre semées dans l'espace, comme des grains de poussière dans un rayon de soleil, n'étaient pas le séjour d'autant d'espèces de créatures intelligentes, connaissant, adorant, aimant leur divin Créateur ? En contemplant les œuvres de la nature, qui n'a pas admiré la puissance, la sagesse et la gloire de leur auteur ?

Mais la pensée, comme un ardent séraphin, ne s'arrête pas aux confins de cet univers. Elle s'élève au-dessus de tous les mondes et s'élance sans cesse sur les ailes de la foi, de l'espérance et de l'amour vers d'autres cieux, vers cette patrie que l'œil de l'homme n'a pas vue, où coulent des torrents de délices qui n'ont pas encore enivré son cœur, mais que notre Père céleste réserve à ceux qui l'aiment.

Dans ces heures de joie et de bonheur il nous semble voir au milieu de ses œuvres, Dieu qui nous sourit et nous appelle dans la solitude pour nous parler au cœur. Il s'établit alors entre le créateur et sa créature bien-aimée une correspondance pleine de charme : doux espoir, soupirs

d'amour, langage du cœur que les anges portent de la terre au ciel dans des vases d'or.

Pendant quelques-unes de ces délicieuses soirées dont je n'oublierai jamais le souvenir, un vénérable prêtre d'une de ces sociétés qui depuis de longs siècles ont semé chez toutes les nations la parole de Dieu, en civilisant le monde, un ancien instituteur, un zouave pontifical et sa dame, tous deux jeunes, religieux, instruits, et moi, nous étions pendant le mois de repos, de promenades et de bains, dans la Baie-des Chaleurs, chez une brave famille d'Acadiens dont les pères, après l'attentat le plus lâche qui a jamais souillé le drapeau britannique, s'enfuirent de l'Acadie, errèrent longtemps dans les bois, le long des rivières et sur les rivages de cette magnifique baie, où leurs descendants forment aujourd'hui les plus paisibles et les plus religieux des habitants. Le site qu'occupait l'établissement de notre hôte offrait une triple jouissance à l'âme méditative ou au poète : la solitude, l'eau et les bois.

Nos conversations, auxquelles assistait quelquefois Olimpe, l'intelligente épouse du zouave, trouvaient dans le magnifique spectacle que nous avions devant nous, plus d'un sujet pour les alimenter. Tantôt nous parlions de la création de

l'homme, du bonheur et de la gloire de la vie future ; mais surtout des moyens pour y parvenir, l'éducation des différents âges de la vie, mais plus particulièrement de l'enfance.

Ce sont ces derniers entretiens que je voudrais pouvoir rappeler ici pour le très grand avantage des parents et des enfants qui les liront. Mais l'onction des paroles de ce digne prêtre aux longs cheveux blancs, dont toute la physionomie reflétait l'amour de Dieu qui illuminait d'une manière frappante son doux regard, non je ne les rendrai jamais. L'impression que produisaient ses paroles était d'autant plus vive que nous savions que ses jours et une partie de ses nuits, étaient partagés entre les devoirs de son ministère et de longs et fréquents entretiens au pied des autels.

Le zouave, que j'appellerai Philamon, avait vu de près les grandeurs comme les misères de ce monde. En traversant l'océan il avait pu contempler ces vagues puissantes qui élèvent et abaissent, comme un jouet, le vapeur, cette énorme masse de fer qui flotte comme un liège sur l'élément liquide. En leur présence, sur l'immensité de l'océan, il avait pu se demander qu'est-ce que l'homme, sinon un atome à peine perceptible parmi les ouvrages de la création. En Europe, cependant, il fut sa-

lué par les rois et les puissants du vieux continent ; défenseur du Vicaire de Jésus-Christ, il baisa la main de l'auguste Pie IX. Avec un profond et religieux respect, il vénéra ce que la terre possède de plus saint, les reliques que la terre arrosée du sang d'un Dieu, légua à la ville éternelle. Là il vit le glorieux étendard de sa patrie, qui, encore à peine connu, se révéla à toutes les nations, environné de gloire, comme Jean-Baptiste sortant du désert. Cet homme avait une âme ardente que les obstacles n'arrêtent pas, mais qui n'apparaît que sous le voile d'une douceur inaltérable.

L'instituteur qui s'appelait Pierre, avait enseigné longtemps dans la province de Québec et dans le Nouveau-Brunswick, où il fonda une école en opposition à la loi athée, qui sape quoique lentement la foi de ce peuple et ferait son œuvre sans le zèle du clergé et des instituteurs chrétiens. Plus tard, il passa aux Etats-Unis, travailla à y fonder des écoles catholiques pour les Canadiens et eut le bonheur de voir cette œuvre grandir, se propager et devenir le premier et le principal objet dont s'occupent aujourd'hui nos frères expatriés. Toutes ses pensées semblaient tendre à l'éducation religieuse des peuples.

Pour abréger autant que possible et laisser aux lecteurs le bénéfice des entretiens qui concernent plus particulièrement l'éducation, ce rapport commencera au milieu d'une soirée.

Le prêtre venait de faire quelques observations sur l'amour de Dieu pour une âme humaine, sur l'ingratitude des hommes, leur idolâtrie, leur infidélité, leurs crimes, malgré tous les bienfaits dont ils lui sont redevables, plus particulièrement les bienfaits de l'incarnation, de la rédemption, des sacrements, et de démontrer que malgré toutes leurs fautes, Dieu les presse encore d'aller au ciel, lorsque la jeune dame lui pose la question suivante.

Olimpe— Si ces vérités étaient toujours présentes à notre esprit, il me semble qu'on mènerait sur la terre la vie des anges. On ne pèche que parce qu'on les ignore ou qu'on les oublie. Mais puisqu'il y en a tant qui les ignorent, ou qui y pensent à peine, est-ce que tous les hommes n'ont pas reçu une intelligence capable de les comprendre ?

Le prêtre.— Si la science était inhérente à la nature humaine comme l'instinct à la brute, il y aurait là un mystère, mais comme le dit saint Thomas, " l'âme est comme une table rase. " Il faut

que chaque homme apprenne ce qu'il sait, ce qu'il doit savoir. La loi naturelle qui fait que le païen même distingue le bien du mal, n'est que le langage de Dieu avec l'âme humaine. C'est le verbe divin qui éclaire, comme dit l'Evangile, tout homme venant en ce monde. Or pour aimer Dieu, il faut le connaître, et pour le connaître il faut apprendre.

L'Instituteur.— Vous venez de nous dire une vérité bien connue, mais bien peu appréciée. En effet, comme le dit Mgr Gaume, " c'est l'éducation qui fait l'homme. " On est savant ou ignorant, bon ou méchant suivant l'éducation qu'on reçoit. Prenons des jeunes enfants avec un même degré d'intelligence et élevons-les dans différents pays, chez des peuples qui n'ont ni la même civilisation, ni les mêmes croyances ; les uns avec les nègres de l'Afrique, les sauvages de l'Amérique, des mahométans, des hérétiques, les autres avec des peuples bien civilisés, dans d'excellentes institutions scientifiques et chrétiennes, dans la bonne société, et vous aurez des païens, des mahométans, des protestants, des catholiques, des ignorants, des savants, des barbares, des hommes civilisés, suivant le milieu dans lequel chacun aura grandi et appris ce qu'il sait : cela confirme bien

cette parole "c'est l'éducation qui fait l'homme" Il faut donc en conclure que si l'on veut avoir une société, des familles chrétiennes, paisibles et heureuses, des enfants instruits et vertueux il faut les former tels par l'éducation ; il faut que l'enfance et la jeunesse reçoivent une bonne éducation religieuse.

Le prêtre.— Ce principe que Mgr Gaume à si bien développé a dejà produit et produira encore une impression utile sur l'esprit de bien des parents. Cependant si on le considère indépendamment d'un autre ordre de faits non moins vrais, on ne pourrait comprendre pourquoi tant d'hommes instruits sont loin d'être ce que l'instruction aurait dû les faire.

Philamon.— Vous me faites penser que beaucoup prétendent que ce sont les hommes instruits qui sont les plus méchants. Il est vrai qu'il y a là de l'exagération, vu que la mauvaise conduite d'un homme instruit est plus remarquée que celle d'un ignorant. Mais il n'en est pas moins vrai que presque tous les auteurs des hérésies, les plus grands impies, avaient reçu une forte instruction. Or il n'y a pas d'effets sans causes.

Le prêtre.—La cause n'en est que trop connue.

C'est la déchéance de la nature humaine et l'empire qu'ont acquis les passions, depuis le péché de nos premiers parents.

Combien d'hommes instruits, qui connaissent parfaitement la vérité, mais pour se livrer plus facilement à l'entraînement de leurs passions, adoptent des fausses doctrines afin de se justifier jusqu'à un certain point devant le monde des fautes que leur conscience condamne ?... Combien d'autres par orgueil suivent l'exemple de Lucifer et arborent l'étendard de la révolte contre les vérités que l'Eglise enseigne ! ... D'autres étudient avec zèle et succès toutes les sciences à l'exception de celles qui intéressent leur salut. Tandis qu'ils agissent avec une louable prudence pour tout ce qui concerne les affaires de ce monde, ils semblent avoir perdu la raison du moment qu'il s'agit de la vie éternelle. Comment ne pas reconnaître l'action et l'influence du démon sur l'esprit humain, une fois qu'il se livre à cet ennemi infernal.

Philamon.—N'est-ce donc pas leur faute si les passions ont tant d'empire sur un si grand nombre d'hommes ?

Le prêtre.—Pour obtenir la force d'y résister, ainsi qu'aux tentations du démon, il faut la grâce

de Dieu, car Notre-Seigneur nous dit qu'on ne peut rien faire sans lui, et la grâce s'obtient par la prière et les sacrements. Or un grand nombre d'hommes, même très savants, loin de recourir aux sacrements, comme Dieu le veut, ne prient seulement pas, par orgueil, par paresse et pour d'autres causes, ou prient mal. Voilà pourquoi, malgré leur science, ils sont méchants et même de grands criminels. Dieu résiste aux superbes, soit en les privant de la lumière surnaturelle de la foi, soit en les laissant sous l'empire du démon et de leurs passions, car ordinairement pour nous accorder ses grâces, il nous demande notre coopération.

L'instruction, l'éducation même, seule, ne suffit pas pour rendre les hommes et les sociétés ce qu'ils devraient être, mais c'est un des premiers et des principaux moyens pour obtenir ce grand résultat. Elle est à l'homme intellectuel ce que la lumière est au corps. Que peut faire un aveugle ?

Olimpe.—Tous n'ont pourtant pas d'écoles et il me semble que la différence entre celui qui y reçoit l'instruction et celui qui en est privé n'est pas aussi grande qu'entre un aveugle et celui qui a deux bons yeux ?

Le prêtre. —Si l'instruction n'était reçue qu'à

l'école, la comparaison serait plus juste ; mais l'instruction commence au berceau pour ne finir qu'à la tombe, pour tous les enfants d'Adam, pour le noir Africain comme pour le petit ange que vous aimez à caresser. Voilà la source d'une grande et malheureuse illusion pour bien des parents, surtout pour des mères de famille.

Olimpe.—Je ne comprends pas très bien votre pensée.

Le prêtre.— Il est pourtant nécessaire que cette vérité soit bien comprise. J'ajouterai donc que l'instruction est formée de toutes les connaissances acquises, non seulement par la lecture ou l'étude, mais par tout ce qui tombe sous la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat, et même par le langage de la conscience. Mais l'instruction ne forme pas seule l'éducation ; il faut y ajouter l'habitude d'une conduite en rapport avec les connaissances acquises. L'éducation du peintre, du musicien, de l'architecte, consiste à apprendre des principes et à les mettre en pratique. Il en est de même de l'éducation du chrétien. Si en général l'éducation ne rend pas les hommes également sages et vertueux, à part les raisons que j'ai déjà données, c'est qu'elle n'est pas la même pour tous ; elle

n'est pas toujours ce qu'elle devrait être. Il y a une bonne et une mauvaise éducation. La bonne consiste à connaître nos fins dernières, Dieu, les devoirs qu'il nous impose et la manière de les bien remplir. La mauvaise provient de la connaissance de choses que l'on ne doit pas ou qu'il n'est pas nécessaire de savoir, jointe à l'ignorance des vérités dont la connaissance est nécessaire, et à une conduite en rapport avec ce genre d'instruction.

Vous voyez donc, madame, que l'instruction et encore plus l'éducation, telle que je viens de la définir, commence bien au berceau par tout ce que voit et entend l'enfant, et ce qu'on lui laisse ou qu'on lui fait faire.

L'école vient plus tard continuer ou développer l'éducation déjà commencée, ou travailler à la réformer. Mais il est bon de ne jamais oublier que ce sont les premières impressions qui sont les plus profondément gravées dans l'esprit et le cœur, et qui s'effacent le moins.

Olimpe.— Je n'avais jamais bien saisi cette vérité. Elle fait comprendre les devoirs et la responsabilité de ceux qui sont chargés d'élever une famille.

Le prêtre.— Vous avez raison, madame, l'éducation des enfants est le principal devoir des parents. Mais la mère de famille, presque toujours avec ses jeunes enfants, doit surtout en assumer la charge et la responsabilité. C'est elle qui leur apprend à parler, par conséquent à penser.

Mais pour l'accomplissement d'un si noble devoir, Dieu lui accorde une grande récompense. Quel plaisir de parler souvent à ses petits enfants du bon Dieu, de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge, de l'ange gardien et de les habituer à prier avec un profond respect et un grand désir d'obtenir ce que l'on demande ; à aimer le bon Dieu à cause de ses perfections, de ses bienfaits ; à le servir avec joie en obéissant à toutes ses lois. Quelle jouissance ne doit-elle pas éprouver à orner de toutes les vertus ces belles âmes qui sont les temples vivants de la sainte Trinité, qui doivent recevoir souvent la visite de Jésus-Christ en personne. Voyez comme l'architecte se fait gloire d'orner magnifiquement un temple de pierre qui doit recevoir dans ses murs le même Dieu. Aimeriez-vous à voir un noble étranger, un illustre évêque aller faire visite à un de vos enfants, si cet enfant était sale et mal vêtu, si sa demeure était délabrée et dans un état d'extrême malpropreté, comme

l'est une âme souillée de péchés, et sans vertus ? Que de raisons pour engager une mère chrétienne à élever dans la sainteté et l'amour de Dieu, des enfants que le Saint-Esprit à sanctifiés, que le Père céleste a adoptés, qui sont devenus, pour ainsi dire, les frères de Jésus-Christ, destinés à vivre éternellement avec les anges et les saints dans le palais de Dieu, le beau paradis. Avec quel contentement elle remplira ce devoir en pensant que leur bonheur éternel sera dû à ses soins et que l'Ecriture lui assure que "*la mère sera sauvée par ses enfants, si ceux-ci persèvèrent dans la foi, dans la charité, dans la sainteté et dans une vie bien règlée*" (1 Tim., II, 15). Oui, madame, votre mission est noble, elle est consolante.

Olimpe.— En la considérant sous ce point de vue on ne peut en douter. Mais que de responsabilité ! Entrant encore jeune dans l'état du mariage, et souvent sans beaucoup de préparation, qu'on sent le besoin d'un charitable et sage directeur, d'un bon conseiller. Comment, par exemple, faire connaître un Dieu invisible à un jeune enfant peu capable de réflexion ?

Philamon.— Ma chère Olimpe, tu sembles oublier qu'il se fait tard et que le révérend père a besoin de repos. Puisque nous avons le bonheur

de l'avoir avec nous encore quelques jours, ne vaudrait-il pas mieux remettre à demain la suite de notre entretien.

Olimpe.— Tout ce que nous dit le révérend père a tant d'attrait pour moi que j'oubliais la fuite du temps. Je lui en demande pardon.

Le prêtre.— Mes amis, je sais que tout ce que je pourrai vous dire sera loin de vous éclairer comme un rayon de la grâce illuminant l'esprit d'une mère qui invoque avec amour le Père céleste, en faveur de son cher enfant. En me rendant à vos désirs, je jouirai plus que vous d'un bien agréable entretien.

SECONDE SOIRÉE.

Olimpe.—Révérend père, depuis votre promesse d'hier, j'ai désiré le moment de la voir se réaliser. Que j'aimerais pouvoir inspirer à mes enfants, dès leur plus tendre jeunesse, l'amour et la crainte du bon Dieu ! Vous nous avez dit que saint Thomas compare " une âme humaine à une table rase" sur laquelle par conséquent on peut graver toutes sortes de caractères. Comme les rois chrétiens du moyen âge qui, en tête de leurs lois et de leurs constitutions, plaçaient le nom de Jésus-Christ dont ils se reconnaissaient les vassaux, et par là, donnaient à ces documents un cachet d'autorité et de sainteté qu'ils n'ont plus de nos jours, je voudrais aussi graver en caractères ineffaçables et les premiers de tous dans l'esprit de mes enfants, les beaux noms du Sauveur Jésus, de leur mère céleste, la vierge Marie, de saint Joseph, de leur ange gardien, etc., afin qu'ils

y pensent tous les jours de la vie. Il me semble qu'alors le bon Dieu les aimerait encore plus que moi, et les protégerait d'une manière toute particulière.

Le prêtre. — Ah ! si toutes les mères pouvaient avoir ce même désir, qu'on verrait dans nos paroisses de bons enfants, de bons chrétiens ! Que de bénédictions le bon Dieu répandrait ! Oui, je le dis avec peine, mais avec conviction, si bien des enfants n'aiment pas Dieu, ne sont pas bons et vertueux, ce n'est que trop souvent la faute de leur mère. Pour vous, madame, vous venez d'indiquer en peu de mots le plus saint des devoirs d'une mère chrétienne, et une des nombreuses récompenses qui l'accompagnent. Cependant, dans bien des familles, on ne parle de nos jours, presque jamais du bon Dieu à un jeune enfant, sous prétexte que ne le voyant pas, il ne peut pas le connaître. C'est une funeste erreur dont les conséquences sont plus funestes encore. Voyez comme un jeune enfant, avant même de parler, distingue facilement les personnes ou les objets que vous lui nommez, preuve frappante du travail de sa pensée. Parlez-lui donc souvent des trois personnes divines, de son ange gardien, de ses patrons célestes ; que leurs noms soient les premiers

qu'il apprenne à prononcer, qu'il les répète aussi souvent que ceux de papa, maman. Dès qu'il pourra répondre à vos petites questions, demandez-lui qui a fait le soleil, la lune, les étoiles, les arbres, etc., et expliquez-le lui. Faites-lui les mêmes questions jusqu'à ce qu'il y réponde correctement. Expliquez-lui que le bon Dieu, qu'on ne voit pas plus que le vent ou la chaleur, est partout, qu'il nous voit, qu'il nous entend ; qu'il récompense les bons et punit les méchants. Montrez-lui le ciel au-dessus de vos têtes, et dites-lui que tous les saints y sont heureux avec Dieu et les anges, et l'y attendent ; et sous vos pieds, l'enfer où, dans un feu ardent, les méchants souffrent avec les démons. Répétez-lui souvent ces grandes vérités de la foi, et ensuite questionnez-le, alors vous verrez avec plaisir son intelligence des choses spirituelles se développer avec une étonnante rapidité, illuminer son beau regard, son doux visage. Si vous suivez le développement de ses idées en y proportionnant vos petites questions et vos leçons, comme le jeune aiglon, son âme s'élèvera bientôt sur les ailes de la pensée vers les régions célestes dont vous ne devez jamais cesser de l'entretenir. Tandis qu'au contraire, l'esprit de l'enfant qui grandit dans l'ignorance des vérités de

la religion semble se couvrir d'un épais nuage, que toutes les explications, tous les efforts de l'enseignement peuvent à peine dissiper plus tard. Depuis bien des années j'en ai fait la triste expérience. J'ai toujours été frappé de ce contraste étonnant.

L'instituteur. — Permettez-moi, révérend père, de confirmer ce fait par ma propre expérience. Depuis de longues années que j'enseigne, j'ai vu ce fait se renouveler une multitude de fois. J'ai vu un jeune homme de quinze à seize ans, assez intelligent pour tout le reste, presqu'incapable de rien comprendre ou retenir en fait de religion. Il est vrai qu'il entendait trop souvent ses parents mépriser leur pasteur. C'était peut-être une punition visible, comme on en voit souvent.

Olimpe. — Vaut-il mieux, pensez-vous, impressionner les enfants par la crainte ou par l'amour ?

Le prêtre. — Dites souvent à vos enfants combien Dieu aime les hommes, surtout les petits enfants quand ils sont bons et bien obéissants à leurs parents, que c'est Dieu qui leur ordonne de les aimer, de les respecter et de leur obéir de bon cœur ; que quand ils ne le font pas, ils font de la peine au bon Dieu qui les voit toujours. Par tous

les moyens possibles faites naître et entretenez l'amour de Dieu dans leurs cœurs. Pour obtenir ces résultats, il est évident qu'il faut les prendre par la douceur et l'amour. Hâtez-vous de leur faire distinguer, dans chaque circonstance favorable, le bien du mal, en leur citant et leur expliquant les commandements ; mais pour aucun motif, ne leur dites que la vérité. Comment une mère qui aime Dieu peut-elle permettre à ses enfants, quelque jeunes qu'ils soient, de faire ce qui lui déplaît, c'est ce que je ne puis comprendre. Pour engager vos enfants à aimer Dieu de tout leur cœur, ne vous lassez jamais de leur parler de tout ce qu'il a fait pour le salut des hommes. C'est si facile quand on l'aime soi-même. Ces entretiens doivent être pour une bonne mère une source de jouissances toujours nouvelles.

Olimpe.—Oui, révérend père, si tout le monde aimait le bon Dieu comme vous, mais il y en a si peu. C'est plutôt la pensée de ses jugements et des souffrances éternelles qui nous préoccupe et empoisonne le peu de jouissances que nous offre cette vie. Aussi on cherche à se distraire de ces pensées pour ne pas perdre la raison.

Le prêtre. — Voilà une des ruses de Satan. Pour

détourner nos pensées d'un Dieu qu'on ne pourrait s'empêcher d'aimer en le considérant comme un bon père, plein de tendresse et d'amour, il nous le représente toujours sous les traits d'un juge sévère et inexorable ; car il sait que l'indifférence et même la haine suit de près une crainte excessive. Il sait qu'on sert avec peu de goût et de persévérance celui pour lequel on éprouve plus de crainte que d'amour ; qu'on n'aime pas à s'en entretenir d'une manière favorable. Ah ! prenez garde que votre ennemi n'empoisonne, comme vous le dites, votre vie et tout le bonheur que procure la vertu ; qu'il rende cette vertu même moins agréable à Dieu, car toutes les vertus et même les plus héroïques sacrifices n'acquièrent leur mérite que par l'amour de Dieu, qui en est le mobile. Voilà ce que sait Satan, et vous pouvez connaître son œuvre.

Olimpe.— Cela est bien vrai ; on n'éprouve que peu de contentement dans le service de Dieu lorsqu'on ne pense qu'au danger de l'offenser, à la sévérité de ses jugements. Il ne serait donc pas prudent de dire trop souvent aux petits enfants, à la moindre faute qu'ils commettent, que le bon Dieu les punira ; ou de leur inspirer de la crainte pour ses ministres ?

Le prêtre.— Ne parler de Dieu aux enfants que dans des moments de mauvaise humeur, ou en les menaçant de ses châtiments, c'est servir les vues de Satan, car c'est le faire haïr. . Combien néanmoins de parents imprudents ne leur en parlent presque jamais autrement, ou s'ils veulent leur inspirer de la crainte, ils les menacent du curé. Rappelez-vous que le premier de tous les commandements, celui qui renferme tous nos devoirs envers Dieu, c'est de l'aimer de tout notre cœur. Cet amour fait notre propre bonheur en ce monde et dans l'autre. Depuis le moment où l'homme jouit de l'usage de la raison, aucun temps de son existence, aucune circonstance de la vie ne l'exempte de cette douce obligation : car Dieu ne l'a créé, ne lui a donné une âme intelligente, et capable d'aimer que pour cette noble fin. Vous voyez donc qu'il ne peut y avoir une obligation plus pressante et plus sacrée que de travailler par tous les moyens possibles à développer cet amour dans le cœur de vos enfants dès l'âge de raison, dès leur plus tendre jeunesse. Vous devez en conséquence éviter, autant que la prudence le permet, tout ce qui pourrait refroidir ce sentiment. Comme il est dans la nature de l'être raisonnable d'aimer ce qui est bon et aimable, c'est

la bonté et toutes les perfections divines que vous devez inculquer davantage dans l'esprit de ces petits anges que Dieu vous a confiés ; et cela par tous les moyens que suggère votre cœur plutôt que d'après des règles précises. Ah ! que le bon Dieu aime ceux qui le font aimer par les cœurs purs de l'enfance.

Si vous êtes sages, il vous sera facile de leur inspirer la crainte de Dieu dont parle l'Ecriture, cette crainte d'offenser un bon père, et cela sans diminuer en rien son amour dans leurs cœurs ! Si vous voyez que votre enfant vous aime beaucoup, faites lui cette question : ... Mon cher enfant, après que je t'ai donné des bons vêtements bien chauds ou d'autres choses que tu aimes, si tu m'insultais, me frappais, me donnais des mauvais noms, me souhaitais du mal, que devrais-je te faire ? Il vous dira de suite que vous devriez le punir, car l'idée de la justice, la loi naturelle l'éclaire avant même le développement complet de toutes ses facultés. Faites lui alors comprendre combien Dieu est juste en punissant ceux qui l'offensent après qu'il leur a fait tant de bien ; et que tout en punissant il ne cesse pas d'être très bon. En même temps que vous leur inspirez l'amour de Dieu,

ne cessez jamais de leur parler de la sainte Vierge et de leur inspirer pour elle un amour tendre et affectueux. Que vos enfants s'adressent à elle et la supplient d'offrir leurs prières à son divin Fils pour qu'il les présente à Dieu son père. Rien n'est plus agréable à Dieu que de nous servir auprès de lui de l'intermédiaire de sa Mère bien-aimée. Elle est la trésorière de toutes les grâces qu'il accorde aux hommes. Il est la source, mais elle est le canal : qu'elle le soit aussi de nos demandes qui ne seront jamais refusées. Il est vrai que la connaissance des jugements et des châtiments réservés aux méchants est indispensable, surtout pour servir de frein à la violence des passions, puisque Dieu lui-même ne cesse de nous les rappeler, pour nous engager à les éviter ; mais pendant le jeune âge, lorsque les passions n'ont encore que peu d'empire, servez-vous de ces menaces avec sagesse.

Olimpe. — Pour réussir à faire bien aimer le bon Dieu par ses enfants, il me semble qu'il faut l'aimer beaucoup soi-même ; mais au milieu de toutes les occupations de notre état il ne nous est pas possible de faire comme les religieux, de longues méditations sur ses perfections et ses bienfaits, afin d'enflammer notre cœur de son amour.

Mille autres pensées nous occupent : nos rapports avec la famille ou les étrangers, les travaux du ménage et le soin de nos enfants absorbent presque tous nos instants. C'est à peine si le soir et le matin nous pouvons faire une courte prière, et encore souvent distraites par les plus jeunes. Comment avec cela nous entretenir longuement de Dieu ou avec Dieu ?

Le prêtre. — Ce n'est pas votre cause, madame, que vous voulez plaider, mais celle de bien des femmes de nos jours, qui néanmoins se croient de très bonnes chrétiennes. Mais puisque vous acceptez pour cet entretien leur manière de voir, il faut bien que vous acceptiez aussi ma réponse qui s'adresse à elles

Est-ce que ces raisons, leur dirais-je, vous empêchent d'aimer votre époux, vos enfants ? de leur exprimer vos sentiments ? Un regard, une parole, un doux sourire, ne leur prouve-t-il pas les sentiments de votre cœur ? Plus vous aimez votre époux, plus vous travaillez à lui plaire en remplissant fidèlement les devoirs de votre état, en lui parlant avec politesse, bonté, douceur et en vous entretenant avec lui aussi souvent que vous le pouvez, ne fusse que pendant quelques instants.

Jamais vous ne voudriez dire ou faire ce qui déplairait à votre bon époux. Rien ne vous peinerait tant que de le voir méprisé, injurié par d'autres. Observez la même conduite à l'égard de Dieu et il sera content. Il connaît mieux que nous toutes nos pensées, nos affections. Rien ne vous empêche au milieu de toutes vos occupations de penser souvent à lui, à ses bienfaits, à sa présence, à son amour pour vous ; de l'adorer en esprit, de lui dire quelques paroles d'amour, de reconnaissance, d'observer en tout sa sainte loi, car il nous dit lui-même : " *Si vous m'aimez, observez mes commandements,*" de les faire observer par vos enfants ; car ce qu'ils font sous votre direction ne sera pas oublié par Dieu au jour des justes rétributions. Vos enfants, en voyant votre belle et vertueuse conduite, en comprendront très bien les motifs. Votre exemple aura plus d'influence sur eux que toutes vos paroles.

Non, l'amour de Dieu comme tout autre amour, pour être bien réel et bien vif, n'absorbe pas le temps nécessaire aux devoirs ordinaires de votre état. Cependant, pensez-vous que vous ne pourriez pas dérober quelques instants par jour aux occupations que réclament les affaires de ce monde pour les consacrer à celles de l'autre ? Tous les

saints ne l'ont-ils pas fait ? Même les plus grands rois, qui avaient les affaires non d'un ménage, mais celles du gouvernement des royaumes, savaient consacrer quelque temps chaque jour à la méditation de leurs fins dernières, à s'entretenir avec Dien, à le consulter sur la manière de bien gouverner. Pensez-vous que vous rempliriez moins bien vos devoirs après avoir fait comme eux, après avoir pensé quelque temps à la manière de vous y prendre pour plaire à Dieu ? Ne trouve-t-on pas le temps de s'entretenir avec les voisins, de faire la *causette* ?

Olimpe. —Vous me parlez de personnes déjà embrasées de l'amour de Dieu. J'admets que celles-là trouvent toujours le temps de lui parler sans nuire à leur travaux ; mais puisque vous avez la bonté de m'instruire, et que vous connaissez si bien le cœur humain, voudriez-vous m'apprendre comment faire naître cet amour dans un cœur froid ou tiède ?

Le prêtre. — Il faut connaître une personne pour l'aimer. Il y a une connaissance qui n'impressionne pas, mais il y en a une autre qui rappelle sans cesse cette personne à la mémoire, sans que la volonté semble y avoir une part bien active. Cette connaissance qui fait naître l'amour, l'en-

tretient et l'augmente, s'obtient par de fréquents rapports avec cette personne et par la considération de ses qualités, de ses œuvres, des sentiments de son cœur. Depuis que Dieu, pour se faire mieux connaître et aimer, a bien voulu se revêtir de la nature humaine, quoi de plus facile que de se le représenter sous la forme du plus beau des enfants des hommes, plein de douceur et de majesté, le regard exprimant l'affection la plus vive, vous tendre la main en souriant et vous dire : " Me connaissez-vous ? c'est moi qui vous ai créé ; de toute éternité j'ai pensé à vous, je vous ai aimé ; j'ai pris un peu de terre et j'en ai formé votre corps ; d'un souffle de ma bouche je l'ai animé ; je vous ai donné ma ressemblance. Malgré vos infidélités mon cœur est surabondant de miséricorde. Je suis venu à vous parce que vous m'oubliez. Je veux vous rendre heureux de mon propre bonheur. Ah ! venez. Dans le séjour de l'éternelle félicité, vous serez heureux comme moi. Venez ; suivez la voie et l'exemple que je vous ai montrés. Je veux être votre modèle, votre guide, votre soutien ; comme moi soyez doux et humble de cœur ; acceptez patiemment les peines que je vous envoie ; je vous fait goûter au calice dans lequel j'ai bu ; cela est nécessaire pour com-

pléter l'œuvre de la rédemption. Prenez donc votre croix et suivez-moi. Etudiez tous les sentiments qui ont dirigé mes actions pendant ma vie mortelle. Voyez mon respect, mon amour pour mon Père céleste, pour ma mère et mon père nourricier, mon amour pour tous les hommes, mon affection particulière pour les pauvres, pour les petits enfants, pour tous ceux qui souffrent, mon dévouement pour le salut des âmes. Rendez votre cœur semblable au mien. Pour que nous restions toujours ensemble, je ne vous demande que votre amour ; me le refuserez-vous ? " Dites-moi, madame, faut-il un grand effort d'imagination pour se représenter ainsi le Christ, soit pendant la nuit, lorsque le sommeil fuit vos paupières, soit pendant vos occupations ? A moins que vous ne préfériez le considérer attaché, pour expier vos péchés, aux clous de la croix, par ses plaies sanglantes, ses chairs qui se déchirent ; ou bien le voir traîné dans les rues de Jérusalem, hué par la populace, le visage meurtri, ensanglanté, couvert de crachats et de poussière, chargé du pesant fardeau de la croix qui entr'ouvre de nouveau les plaies de la flagellation, produites par des lanières tranchantes qui enlevaient des lambeaux de son corps, et l'entendre dans cet état, dire aux femmes de

cette ville déicide : " *Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et sur vos enfants.* " Mais encore, madame, lorsque tenant votre enfant sur vos genoux, vous lui prodiguez vos caresses, qu'il vous serait facile de vous représenter votre Dieu devenu petit enfant pour l'amour de vous, et partager avec lui la tendresse dont votre cœur surabonde ? C'est ainsi, quand on le veut, qu'on s'habitue à la présence d'un Dieu homme, qu'on s'entretient familièrement avec lui, qu'on pense à ses perfections, à son amabilité, à sa douceur, à son incompréhensible amour pour nous, à tous ses bienfaits ; qu'on fait naître la reconnaissance et l'amour dans notre cœur, qu'on les entretient, qu'on les lui témoigne. Des pensées de cette nature et mille autres également vraies sont-elles difficiles pour un bon cœur ? C'est alors que Dieu vient en aide à celui qui veut l'aimer. Quelquefois il se manifeste par une plus vive lumière de l'intelligence, qui place sous un jour nouveau quelque vérité de la religion, la rend plus présente à la mémoire afin qu'elle serve à mieux diriger nos actions : tantôt ce sera un sentiment d'un bonheur inexprimable qui nous console et nous fortifie. Jamais Dieu ne refuse son aide à celui qui veut sincèrement

l'aimer, qui persévère dans cette volonté et ne cesse de prier ; car tout est promis, tout est dû à la prière. " *Demandez et vous recevrez. Tout ce* " *que vous demanderez à mon père en mon nom* " *vous sera accordé,*" dit Jésus-Christ. Mais demander ce qui peut faire un très grand plaisir à Dieu, c'est le chemin le plus court pour arriver à son cœur. Madame, pardonnez-moi, j'ai été trop long, je m'oubliais.

Olimpe. — Mais vous n'oubliez pas le Dieu que vous aimez. Quoique je rougirais de donner le nom d'amour de Dieu aux sentiments si tièdes de mon cœur, je passerais volontiers la nuit à vous entendre.

Le prêtre. — Tant il est vrai que l'amour rend tout facile.

Olimpe. — Ce mot me frappe et m'éclaire. En effet c'est l'amour de Dieu pour les hommes qui lui a fait accepter les humiliations de l'incarnation, les souffrances de la passion, de même que c'est l'amour qui nous fait accepter toutes les peines de la maternité, du soin de nos enfants le jour et la nuit. Que ne ferions-nous pas pour Dieu si nous l'aimions véritablement, comme il le mérite, comme il nous aime ? Je ne l'avais ja-

mais aussi bien compris. Une chose est bien certaine, c'est que des parents qui aimeraient Dieu, loin de l'offenser eux-mêmes, ne permettraient jamais à leurs enfants de le faire.

Le prêtre. — C'est peut-être là une des marques les plus certaines pour connaître jusqu'à quel point Dieu est aimé par la plupart des chrétiens. Quel est celui qui permettrait à ses enfants, à ses serviteurs d'injurier en sa présence un prêtre, un évêque ou toute autre personne qu'il respecterait beaucoup ? La personne ainsi injuriée pourrait-elle croire qu'on a pour elle bien de l'estime ? Or le bon Dieu en jugera-t-il autrement ? Que doit donc penser d'elle-même une mère qui permet à ses petits enfants de manquer de respect au bon Dieu en faisant leurs petites prières sans attention, sans se tenir d'une manière respectueuse, ou qui les leur fait faire en s'occupant elle-même de toute autre chose ; qui leur permet la désobéissance ou tout ce que Dieu défend ? Si elle leur laisse contracter l'habitude du mal sous quelque forme que ce soit, c'est qu'elle consent volontairement à ce qu'ils continuent à outrager leur Créateur lorsqu'ils seront en âge de raison, pendant leur adolescence et l'âge mûr, car elle sait que l'habitude contractée dans l'enfance est comme une secon-

de nature qu'il est très difficile de changer, surtout quand les passions qu'elle favorise ont pris empire sur le cœur.

Dites-moi comment une semblable mère pourrait défendre demain comme péché ce qu'elle permet aujourd'hui, sans se rendre méprisable aux yeux de ses propres enfants ? Et si elle ne le fait pas ! . . . Oh ! qu'il y a d'êtres malheureux et dégradés qui croupissent dans les bas-fonds de la société, dans les prisons, les pénitenciers, dans les lieux d'éternelles douleurs parce que leurs mères leur ont permis le mal pendant leur enfance avec l'espoir que l'âge les rendrait meilleurs, comme si un arbre qui grandit courbé se redresse de lui-même quand le bois s'est durci.

Non, ces parents n'aiment pas Dieu, car s'ils l'aimaient, jamais ils ne permettraient à leurs enfants de l'offenser. Or, savez-vous bien que tout ce que l'on fait qui n'a pas pour motif l'amour de Dieu est sans mérite pour le ciel ? C'est surtout dans l'éducation de l'enfance que la vérité de cette parole, "*celui qui n'est pas pour moi est contre moi,*" paraît dans toute son évidence.

Mais ces parents ne sont pas seulement les ennemis de Dieu, ils sont les ennemis de leurs propres enfants et plus cruels que des bêtes féroces. Ils

ne leur ont donné le jour que pour les livrer à Satan qui efface dans ces belles âmes la ressemblance de Dieu et y imprime la sienne. Il rend inutiles autant qu'il le peut, les impressions de la grâce, les inspirations de l'Esprit-Saint, et n'attend que le moment d'en chasser Dieu pour en prendre possession. Or quand les prémices de la vie, ces premières et plus belles années, que Dieu réclame plus particulièrement, sont livrées au démon, du consentement des parents et par leur œuvre, que peut-on espérer pour les années qui suivent ?

Je dis sans crainte de me tromper que les parents, surtout les mères, qui laissent leurs enfants s'habituer au mal dès leur plus tendre jeunesse, qui ne les surveillent pas, qui les abandonnent à eux-mêmes, ou dans la compagnie d'autres enfants, quelquefois bien corrompus, se font les serviteurs, les ministres de Satan ; détruisent autant que possible la part des fruits du sang de Jésus-Christ destiné à leur famille. Si leur indifférence, leur insouciance opèrent tant de mal, que penser de ceux qui tiennent en présence de leurs enfants des discours libres ; parlent de choses que les enfants doivent ignorer, lesquelles laissent dans leur esprit des pensées qui ne s'oublient jamais, souil-

lent la pureté de ces jeunes âmes et les exposent, dès l'âge de raison, à perdre la grâce sanctifiante ? Combien de parents sont imprudents et coupables en n'observant pas à l'égard de leurs petits enfants des deux sexes les règles les plus élémentaires de la convenance et de la modestie chrétienne ? Que penser de ces mères qui, elles-mêmes, inspirent l'orgueil à leurs petits enfants en les habillant avec luxe, en vantant en leur présence leurs beaux habits, la beauté de leurs yeux, de leur visage ; en parlant de leur esprit, de leurs grâces, de leurs talents, etc. ? De celles qui leur inspirent l'esprit de colère et de vengeance en les accoutumant à frapper ce qui leur a déplu ; l'esprit de désobéissance en les protégeant contre les justes châtiments de leurs pères ; ou en leur permettant de ne pas écouter les ordres ou les bons conseils des personnes qui contribuent à les élever, de mépriser les serviteurs, de n'en faire aucun cas ? Combien de parents, de mères surtout, sont ainsi la cause de la perte éternelle de ceux que Dieu ne leur a confiés que pour les conduire au ciel ! Un grand nombre de parents semblent ne pas comprendre la grande responsabilité qui pèse sur eux à l'égard de la surveillance, de la conduite et de l'éducation de

leurs enfants. J'en ai vu une multitude d'exemples, surtout aux Etats-Unis. — Là, bien des parents abandonnent plusieurs enfants, même des deux sexes, ensemble des journées entières sans surveillance dans leur maison, pendant qu'eux travaillent dans les manufactures. C'est là que le démon fait des siennes. Pauvres parents, pour quelques piastres qu'ils dépensent aussi vite qu'ils les gagnent, ils livrent leurs enfants aux pièges du démon ! Oh ! si avant de laisser leur beau pays, ils pensaient aux conséquences de leur expatriation !

Qu'il y a aussi de négligence grandement coupable sous le rapport de l'éducation des jeunes enfants dans plusieurs de nos provinces ! Il faut en avoir été témoin comme je l'ai été pour le croire. Quel vaste champ pour un travail en faveur d'une grande réforme de l'éducation de la première enfance ! On dirait que ces parents ignorent qu'ils ont reçu de Dieu l'autorité nécessaire et l'obligation très grande de surveiller leurs enfants, de les instruire de la doctrine chrétienne, de les diriger, de les corriger. Cependant le Saint-Esprit dans l'Ecclésiastique, y revient souvent : " Si vous avez des enfants, instruisez-les et accoutumez-les de bonne heure à bien faire." (Eccl., VI, 25).

"Celui qui épargne la verge hait son fils." (Prov., XIII, 24).

"Celui qui aime son fils, se sert souvent de la verge." (Eccl., XXX, 1).

"Courbez leurs têtes dès leur jeunesse, afin de vaincre leur dureté et leur obstination pendant qu'ils sont encore enfants, de peur qu'ils ne s'endurcissent et qu'ils ne deviennent incorrigibles." (Eccl., XXX, 12).

L'Esprit-Saint dit encore dans l'Ecclésiastique, "qu'il ne faut ménager ni le pain, ni les châtiments." Le châtiment est ce qui donne du jugement aux enfants qui d'ordinaire sont incapables de réflexion.

Ces pères et mères savent-ils que leur salut éternel dépend, non seulement des pratiques de piété communes à tous les chrétiens, mais particulièrement de l'accomplissement des devoirs de leur état ; et qu'ils auront un compte aussi sévère à rendre à Dieu de la conduite, surtout de leurs jeunes enfants, que de leur propre conduite ? que les fautes que leurs enfants commettent par ignorance, faute de surveillance ou de corrections leur seront imputées ! Oublient-ils que leurs propres enfants, devenus grands, si on leur a permis de vivre dans le mal quand ils étaient

jeunes, les maudiront dans leur cœur ; ou les béniront s'ils ont été élevés dans la vertu ?

Il n'y a rien de plus sacré que le souvenir d'une mère qui a élevé ses enfants dans la piété. Le vieillard aux cheveux blancs parle encore avec un religieux respect de la mère qui l'a châtié dans sa jeunesse, lui a enseigné à craindre et à aimer Dieu ; et par ses bons exemples, sa direction douce et ferme, a été pour lui un ange gardien. Il voit les vertus de cette mère rayonner sur son propre front, à cette heure suprême, après avoir été son étoile polaire pendant la vie ; il la bénit encore aux portes du tombeau. Au contraire l'assassin, le voleur, repasse dans son esprit les premières fautes que sa mère n'a pas punies, il lui attribue la longue chaîne d'iniquités qui l'a conduit sous la main du bourreau, et la maudit du haut de l'échafaud. Permettez-moi de citer un trait que je n'oublierai jamais. Un homme sur l'échafaud, déjà la corde au cou, voit sa mère dans la foule qui l'entoure, et demande à lui parler. Elle monte auprès de lui, et comme elle se penche pour l'écouter, il lui mord l'oreille à belles dents en présence des spectateurs indignés. Il leur apprend alors que c'était elle qui, pour lui avoir passé de petits vols quand il était enfant, l'avait habitué

ainsi au mal dont une mort ignominieuse était le juste châtiment. Je me rappelle encore avoir vu une petite fille à peine âgée de quatre ans, pour laquelle sa mère avait eu une coupable complaisance, lui jeter déjà par mépris un objet à la face ; une autre enfant plus jeune encore jurer après la sienne, et son pére en rire ; une fille plus âgée dont le vieux père épuisait sa santé en travaillant dans son intérêt, et endurait en silence des paroles grossières et outrageantes, souhaiter sa mort pour être libre de se marier suivant ses caprices. Voilà les monstres que produisent non pas la bonté, mais la faiblesse, non pas l'amour, mais la lâcheté criminelle. Ajoutez à cela ces mères qui habituent leurs enfants à médire, à calomnier, en leur faisant, par curiosité, raconter ce qu'ils ont vu, entendu ou cru entendre chez les voisins, ou dans les écoles. Par là ils engendrent des froideurs, des haines entre parents, amis ou voisins ; de l'insubordination envers les professeurs. Ou bien, ce qui est peu croyable, mais dont j'ai été le témoin obligé, des mères qui écoutent avec complaisance et sympathie, les mensonges et les faux rapports bien connus de leurs enfants. En présence de semblables scandales, combien je plaignais le sort de ces pauvres petites créatures. Quel ne

sera pas le compte que ces mères auront à rendre à Dieu !... cependant on dirait qu'elles l'ignorent, car elles continuent, malgré les sacrements qu'elles reçoivent, à vivre dans les mêmes habitudes.

Philamon. — J'aimerais à avoir quelques éclaircissements sur un sujet qui intéresse bien des personnes. C'est la conduite qu'on doit tenir à l'égard des étrangers qui offensent Dieu en notre présence ou dans notre maison ?

Le prêtre. — Voyez quelle conduite tiendrait un homme de cœur à l'égard de ces étrangers, s'ils insultaient un bon et vertueux père, une mère respectable et bien-aimée. N'est-il pas vrai qu'il sentirait le sang lui monter au visage, et que, d'une manière ou d'une autre, il trouverait le moyen de leur faire connaître sa pensée ? Est-ce que Dieu n'est pas le plus grand, le plus saint, le meilleur des pères ? Ceci peut vous faire comprendre la conduite que doit tenir dans ces circonstances un bon chrétien. Combien ne serait pas coupable et méprisable celui qui par respect humain ou intérêt, garderait un honteux silence en entendant sacrer, blasphémer, mépriser la religion, ses ministres, se moquer des choses saintes et des personnes pieuses qui suivent les

conseils évangéliques ? Ne devrait-il pas se rappeler que Jésus-Christ a dit dans l'Evangile, "qu'il confessera devant son Père qui est dans les cieux celui qui l'aura confessé devant les hommes, et qu'il reniera devant son Père celui qui l'aura renié devant les hommes ?" (Matthieu X. 33). Peut-il dire qu'il travaille à sanctifier le nom de Dieu ? qu'il désire le voir sanctifié par les autres ? A quoi peut s'attendre aussi celui qui préfère quelques grains de poussière à l'honneur dû à son Dieu, son père céleste, son sauveur ? Quelle triste et malheureuse éducation reçoivent encore les enfants dont le père sacrifie tous ses devoirs d'honneur et de chrétien pour ramasser un peu de richesse ; et dont toutes les pensées, les paroles, les actions, ne tendent que vers les biens de la terre ?

Philamon. — Il y a cependant bien peu de personnes qui ont le courage d'agir comme elles le doivent dans ces circonstances.

Le prêtre. — Il y en a peu aussi pour lesquelles le monde lui-même a un vrai respect, une estime sincère, car il n'y a rien de plus propre qu'une conduite chrétienne, dirigée par la prudence et la charité, pour s'attirer la considération, même des

méchants et leur imposer une retenue salutaire. Je dois ajouter encore quelques mots aux observations à l'égard de ces mères, indignes de ce nom, qui préfèrent laisser leurs enfants offenser Dieu que de les reprendre. Elles seront tôt ou tard victimes elles-mêmes de l'insubordination, de la grossièreté, du mépris de ces enfants ; et il faut l'avouer, elles l'auront bien mérité.

L'instituteur. — Mille exemples démontrent que des enfants élevés à leur volonté, sans être repris et corrigés quand ils sont jeunes, deviennent une malédiction pour leurs parents et la société. C'est le mal de notre époque, mal profond, contagieux et presqu'incurable, une des sources du libéralisme catholique et de l'irréligion qui gagnent tous les degrés de l'échelle sociale. Il n'y a pas une arme plus sûre aux mains de la franc-maçonnerie pour saper les bases du christianisme, qu'une mère qui permet à ses enfants d'offenser Dieu et de contracter l'habitude du mal, car elle empoisonne la vie et l'esprit chrétien dans sa source. Aussi la franc-maçonnerie s'efforce-t-elle de nos jours de faire entrer la femme dans ses rangs, de la corrompre, de lui faire perdre le sentiment de ses devoirs. Elle l'avoue ouvertement, car elle sait

que par la femme, l'enfance et la jeunesse lui sont acquises, que l'impiété et l'immoralité triomphent et que les jeunes générations seront préparées aux événements qu'elle souhaite et qu'elle désire. C'est en vue de s'associer les chrétiens, que la franc-maçonnerie fait des efforts inouis pour priver les jeunes générations de cette forte éducation religieuse, qui fit des membres de la primitive Eglise des héros et des martyrs. Soyons donc sur nos gardes et faisons aussi des efforts dignes de notre foi et de nos espérances, pour préparer nos enfants aux grandes luttes des derniers temps qui complèteront le nombre des élus et des réprouvés. Par une bonne éducation chrétienne, arrachons nos enfants aux filets de toutes les sociétés secrètes, excommuniées par l'Eglise, ainsi que tous ceux qui les favorisent, mais qui deviennent de plus en plus puissantes, et menacent de courber sous leur joug toutes les nations du monde. Déjà dans notre propre législature on a senti les griffes de ce dragon, et dans le sein de nos familles, l'influence de son souffle empesté. Ce n'est plus le temps du repos, mais d'un travail aussi persévérant que celui de cet ennemi de Dieu et des hommes.

Philamon. — S'il est vrai qu'un principe antichrétien se répand dans le sein des familles, et dans l'éducation que l'enfance y reçoit, par suite d'un travail secret et déguisé pour la corrompre, par quel signe pouvons-nous le reconnaître ? Quelle différence y a-t-il entre la jeunesse de notre époque et celle des temps où la foi était plus vive ? Entre celle qui a reçu une bonne ou une mauvaise éducation ?

Le prêtre. — Il y a des signes trop frappants pour s'y méprendre. Rien de plus pénible en entrant dans certaines maisons que la conduite des enfants : manque de politesse pour les étrangers ; grossièreté à l'égard des serviteurs ou des autres membres de la famille, même des personnes âgées. Vous voyez des jeunes garçons, le chapeau sur la tête parler à tout le monde, même à leurs parents, comme s'ils craignaient de s'abaisser en dérogeant aux usages des sauvages ou des nègres ; tant il est vrai que sans l'éducation chrétienne, l'homme tend sans cesse vers la barbarie. Entrez au contraire dans une famille vraiment chrétienne : comme vous vous sentez à l'aise ! il y a comme un parfum de vertu dans l'air même qu'on respire. Tous les enfants, les domestiques, savent le

commandement : " *Honorez votre père et votre mère.*" Vous voyez partout une politesse naturelle qui vient du cœur. Rien ne vous fatigue, ni vous gène ; vous êtes chez des frères, des sœurs ; vous aimez à y retourner. C'est là la paix, le règne de Dieu. Un mot du père, de la mère, du frère, de la sœur, et déjà leurs désirs sont satisfaits : la joie est dans tous les cœurs, brille sur tous les visages. D'où vient une différence si frappante entre ces deux familles ? De l'éducation qu'ont reçue les jeunes enfants.

Le respect, c'est la vertu caractéristique du chrétien ; c'est surtout celle de l'enfance, de la jeunesse ; c'est son plus bel ornement, celui qui lui attire tous les cœurs. Le respect a sa source dans la foi, qui nous fait voir dans tous nos supérieurs des délégués du maître absolu de toutes ses créatures, suivant cette parole de saint Paul : " *Tout pouvoir vient de Dieu.*" Voilà ce qui donne à tous ceux qui en sont revêtus, de quelque manière que ce soit, un caractère de respectabilité qui rend l'obéissance honorable et facile. L'Enfant-Dieu respecte Joseph, Marie, tous les hommes chargés de quelque pouvoir. Sans cela pas de vertus ni d'humilité chrétienne possibles.

Mais si la politesse, l'obéissance et le respect caractérisent les enfants de Dieu, la grossièreté, l'orgueil, l'insubordination distinguent les enfants de Satan. C'est l'empreinte de son cachet. Pères et mères, gravez de bonne heure dans l'esprit de vos enfants la conviction que tout pouvoir vient de Dieu, et qu'il faut obéir aux supérieurs en tout ce qui n'est pas contraire aux lois divines, comme à Dieu même. Vos enfants seront alors soumis et respectueux, ils vous obéiront avec promptitude et bonne volonté. De votre côté, profondément convaincus que vous n'êtes, à leur égard, que des délégués de la divinité, usez de votre pouvoir comme à votre place Dieu en userait, lui qui les a adoptés pour ses propres enfants, qui les aime, qui a toujours les yeux ouverts sur vous et sur eux. Rappelez-vous que des anges vous accompagnent et vous assistent chacun dans l'accomplissement de vos devoirs respectifs et en sont les témoins. Avec cette pensée, comment pourriez-vous les injurier, les frapper sans raison, même les maudire dans la colère, comme font quelques malheureux pères ?

Olimpe. — D'après ce que vous venez de nous

dire, rien de plus certain que les enfants doivent être respectueux et obéissants pour leurs parents, polis et complaisants pour les étrangers, même pour les serviteurs qui sont leurs égaux devant Dieu, souvent même leurs supérieurs en mérite. Mais, révérend père, faut-il aussi les tenir en silence pour ne pas qu'il soient à charge ; ou les priver des jeux qui sont si nécessaires à leur santé ?

Le prêtre. — Obliger les jeunes enfants à garder un silence trop continu, c'est les rendre tristes et moroses, c'est nuire à leur moral et à leur santé. Mais au lieu d'exercices et d'une liberté raisonnables, permettre aux enfants de troubler la famille ou les étrangers par leur langage, leurs cris, leurs jeux ; d'intervenir dans les conversations, d'interrompre leurs parents, ou qui que ce soit pendant qu'ils parlent, ou qu'ils écoutent ; de prendre part à un entretien entre grandes personnes sans y être appelés, de parler entre eux en troublant le silence pendant une lecture à haute voix, de se mettre à table sans y être invités, ou de s'y conduire mal en voulant se faire servir de ce qu'ils préfèrent, ou avant les grandes personnes, de se servir eux-mêmes ou de mettre la main

dans les assiettes ou les plats, etc., ce serait un manque de savoir-vivre impardonnable pour des personnes bien élevées, une société de gens civilisés. Si vous n'avez pas un lieu où, sous une surveillance active et intelligente, vos enfants puissent s'amuser, lorsque pour une raison ou une autre la tranquillité ou le silence est nécessaire, habituez-les sur un simple signe de votre part, à être bien sages, et s'ils y manquent, aussitôt que possible, punissez-les même sévèrement, s'il le faut. Après vos avertissements et une ou deux corrections, leur éducation sous ce rapport sera faite, pourvu que vous ne manquiez jamais par une faiblesse mal entendue de leur faire observer cette règle. Vous en éprouverez une grande satisfaction, et vos enfants s'en trouveront mieux. Cela gravera de bonne heure dans leur esprit la nécessité d'observer les convenances sociales en se gênant soi-même par égard pour les autres. Ce genre de mortification est un devoir et une vertu. On ne peut jamais y habituer les enfants trop jeunes C'est ainsi que vous ferez de vos enfants des hommes d'abnégation, capables des plus grandes, des plus sublimes vertus. Faites observer dans votre famille la conduite qu'observait, on peut le sup-

poser, la sainte Famille. Pensez-vous que l'aimable enfant Jésus était un de ces petits tapageurs, grossiers, querelleurs qui troublent toute une société ? Il était pourtant le parfait modèle de l'enfance. Les mères qui permettent à leurs enfants de tenir une autre conduite, sont la cause que les autres membres de la famille, les étrangers et même leurs propres maris, qui ont besoin de tranquillité et de repos après leurs travaux ou leurs occupations, cherchent à fuir la maison, le plus souvent qu'ils peuvent. Ils ne trouvent plus de jouissance, là où ils devraient trouver la plus douce de la vie, dans le sein de la famille.

Si on laisse tant de liberté aux enfants, c'est ordinairement moins dans l'intérêt de leur bien, de leur santé, que pour s'exempter le trouble de les surveiller, de les reprendre, de les diriger, obligation indispensable pour une mère chrétienne. Si les mères ont souvent trop de faiblesse pour leurs enfants, les grands-pères et grand'mères ne les imitent que trop. Ils oublient que ce sont les enfants de Dieu, les frères du Verbe divin, les temples de la sainte Trinité qui y réside, et ne pensent qu'à en faire des jouets pour amuser leurs heures de loisir, en faisant contracter, à ces

innocentes victimes des mauvaises habitudes, leur faisant dire même des paroles inconvenantes. Satan rit alors. Jamais, pour quelques raisons que ce soit, les parents ne devraient le permettre. Si ces vieux parents pensaient que d'un jour à l'autre, il leur faudra rendre compte de cette conduite, peut-être la payer bien cher, ils seraient plus sages.

Olimpe. — Je comprends que cette faiblesse pour les défauts et les caprices des petits enfants, est basée plutôt sur un motif d'intérêt personnel ou de négligence, que sur celui de leur bien. Si l'on s'examinait à la lumière de la foi, on trouverait bien des taches à la conscience, dont on ne se doute pas.

L'instituteur. — Plus on étudie cette question, plus on l'examine sous tous les points de vue, plus on est convaincu que la mauvaise éducation, non seulement de l'enfance, mais de tous les âges de la vie, est la grande, la principale cause, cause féconde entre une multitude d'autres, des peines, des troubles, des malheurs dans les familles, des crimes qui couvrent la terre, et qui augmentent en raison de l'affaiblissement de l'esprit chrétien dans l'enseignement. L'Esprit-Saint ne dit-il pas

que les blasphêmes, les mensonges, les vols, les adultères proviennent de l'ignorance de Dieu et de la religion ? De là il faut conclure que les malheurs qui nous menacent sont dus à la même cause. Aussi je crains beaucoup que ces malheurs, tant redoutés à l'heure qu'il est pour l'Europe, n'en franchissent les bornes.

Le prêtre. — Les mêmes causes, partout où elles existent ne produisent-elles pas les mêmes effets ? Dites-moi, toute la jeune génération de nos provinces brille-t-elle beaucoup par sa foi, ses vertus, ses connaissances en religion ? Sans cela, comment se convaincre que son éducation religieuse est celle que Dieu demande ? Sans doute qu'il y a beaucoup de jeunes gens, pleins d'une foi vive, d'une grande piété, qui font honneur à notre peuple. Mais le nombre en est-il assez grand pour détourner les châtiments du ciel ? Si de la jeunesse on passe à l'âge mûr, je le demande, la piété, le respect pour la religion et ses ministres, brillent-ils d'un vif éclat dans le sein de toutes les familles ? Les parents sont-ils bien fidèles, bien zélés dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux et pour l'éducation chrétienne de leurs enfants ? L'humilité et la modestie sont-elles dans les cœurs, se manifestent-t-elles à

l'extérieur, par une juste économie dans tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie ? Nos législateurs sont-ils profondément convaincus que tout le pouvoir dont ils sont investis, même au moyen du suffrage populaire, vient de Dieu qui leur en demandera un compte sévère ? qui demandera un compte non moins sévère des votes des électeurs, et des moyens employés pour les obtenir ? Est-on également convaincus que l'Eglise qui tient son pouvoir de Jésus-Christ, le roi des rois, et ne le tient pas des hommes, doit dominer toutes les puissances de ce monde, pour tout ce qui a rapport à la conscience et au ministère dont Dieu l'a chargée ? Si les faits que nous voyons chaque jour sont de nature à nous convaincre que l'impiété n'a pas encore infiltré son poison dans l'éducation de tous les âges de la vie, de tous les corps de la nation, nous pouvons entretenir les plus consolantes espérances ; nous pouvons envisager l'avenir comme les enfants de Noé, sans trop d'inquiétude. Mais si nous voyons presque partout des signes évidents de l'affaiblissement de la foi ; si le travail de la franc-maçonnerie s'est manifesté déjà publiquement jusque dans le sein de nos législatures, par des efforts pour en-

lever à l'Eglise le contrôle sur l'éducation ; si elle a déjà réussi dans certaines provinces ; il est à craindre que la justice divine ne passe pas sans nous faire une visite. Or comme l'impiété et l'ingratitude envers Dieu et son Christ, le miséricordieux sauveur de l'humanité, dépassent chez le plus grand nombre des peuples tout ce qui s'est vu jusqu'à ce jour, les châtiments ne devront-ils pas suivre la même proportion ?

Philamon.— Puisque l'éducation semble être le point de départ et le pivot sur lequel roulent les grandes questions sociales qui dominent dans la politique moderne, et d'où dépendent le sort des nations comme celui des individus, je vous demanderais, révérend père, si la soirée n'était pas aussi avancée, de vouloir bien entrer plus avant dans ce sujet, et de nous exposer vos vues sur cette question.

Le prêtre.— Pour ce qui concerne les catholiques, les hommes qui ont aujourd'hui le contrôle sur cette branche de l'administration dans la province de Québec sont mus par les mêmes principes que nous. Leur foi, leur profond savoir et leur expérience les placent au-dessus des observations d'un pauvre religieux peu habitué à contrebalan-

cer, pour les mettre en harmonie, tous les grands intérêts de la nation : les intérêts bien entendus d'une population catholique, marchant d'accord, partout où l'accord peut exister, avec une population qui a d'autres croyances.

Dans ces circonstances particulières à notre peuple et à bien d'autres, pour qu'une opinion eût une salutaire influence sur une question aussi grave et aussi compliquée, il faudrait qu'elle fût approuvée par le docteur infaillible des consciences. Nos évêques, qui sont constamment en rapport avec le souverain pontife, sont donc plus en état que qui que ce soit de donner une direction sage et en même temps parfaitement chrétienne à l'éducation de nos jeunes compatriotes. Ceci bien compris, si vous me demandez encore mes vues, qui ne seront que des opinions personnelles, soumises dans tous les cas à l'approbation ou à la désapprobation de qui de droit, je ne vous les refuserai pas. Ce sera le sujet d'un autre entretien.

I
vou
d'u
obs
cett

No
pat
ent

si
d'e
qu'
ch

fau
la
lai

TROISIÈME SOIRÉE.

Philamon.— Permettez-moi, révérend père, de vous présenter M. et Mme Landry, père et mère d'une jeune famille, ils aimeraient à profiter de vos observations sur l'éducation : ce sont des amis de cette noble cause.

Le prêtre.— Soyez les bienvenus, mes amis. Nous faisons tous route ensemble vers la céleste patrie. Rien de plus naturel que d'aimer à nous entretenir des moyens pour y parvenir.

Philamon. — Pour ne rien perdre d'entretiens si précieux pour nous, permettez-moi, mon père, d'entrer de suite en matière et de vous demander qu'elle est l'éducation que doit recevoir un peuple chrétien ?

Le prêtre. — Pour répondre à votre question, il faudrait des volumes. Je ne ferai donc qu'en poser la base et en tracer les principales lignes, en laissant de côté celle qui a rapport aux différents

états nécessités par la vie en société. En général, l'éducation doit répondre à la fin pour laquelle nous sommes créés. Il suffit donc de savoir pourquoi Dieu a créé l'homme pour connaître ce qu'il doit apprendre. Mais pour qu'il ne nous reste aucun doute à ce sujet Dieu s'est chargé lui même de nous l'enseigner. " *C'est de le connaître ainsi que Jésus-Christ qu'il a envoyé* " nous dit-il dans la sainte Ecriture. Or connaître Dieu ici-bas, c'est connaître ses attributs, ses œuvres, ainsi que le but pour lequel ils les a faites.

Connaître Jésus-Christ, c'est connaître sa double nature, ce qu'il a dit et fait ; pourquoi il est venu en ce monde et y a souffert. De plus, Dieu sachant combien la vraie science nous est nécessaire, nous a donné encore lui-même le précepteur qui doit nous instruire sans se tromper jamais, Jésus-Christ est sur le mont Thabor : trois de ses apôtres sont avec lui ; une lumière brillante et glorieuse l'environne et une voix se fait entendre du ciel : " *Celui-ci est mon fils bien-aimé, écoutez-le.*" Jésus-Christ est donc chargé par son père de nous enseigner toutes les vérités nécessaires. Les autres sciences ne sont que des accessoires plus ou moins utiles, et cela en raison de ce qu'elles contribuent plus ou moins au même

but. Les sciences qui ne contribueraient pas de quelque manière à nous faire connaître et servir Dieu, non seulement ne seraient pas utiles, mais au contraire pourraient être nuisibles, soit en nous faisant perdre, pour leur étude, un temps nécessaire pour l'acquisition des sciences utiles, soit en occupant notre esprit de pensées frivoles et dangereuses. Mais il faut remarquer que l'observation et l'étude des œuvres de la création sont très utiles pour nous faire connaître Dieu et ses divins attributs, sa puissance, sa sagesse, sa bonté, son intelligence, sa providence. C'était le principal moyen dont pouvaient profiter presque toutes les nations avant la venue de Jésus-Christ. Observons aussi qu'on sert Dieu en accomplissant bien tous les devoirs de chaque état dans la société. Donc ces connaissances sont, les unes nécessaires et les autres très utiles.

Philamon.— Comme il se manifeste bien des opinions à l'égard des pouvoirs tant des parents que de l'Eglise et des gouvernements civils, relativement à l'éducation des enfants ; que la franc-maçonnerie, pour s'en emparer plus facilement, cherche à concentrer tous ces pouvoirs entre les mains des chefs de l'état, et à les rendre, comme les Césars païens, rois et pontifes, maîtres des

corps et des consciences, auriez-vous la complaisance, mon père, de nous éclairer un peu sur un sujet si grave ?

Le prêtre.— Ce sujet est certainement très important puisqu'en s'appuyant sur une doctrine propre à détruire l'ordre établi par Dieu même pour le bonheur des familles, des sociétés, et le salut des âmes, l'impiété moderne veut enlever aux parents l'exercice de leurs droits naturels à l'égard de leurs enfants, et à l'Eglise le pouvoir que Jésus-Christ, le roi des rois, lui a conféré d'une manière positive pour le salut des âmes. Les sociétés antichrétiennes ne font tant d'efforts pour s'emparer, directement ou indirectement, du contrôle sur l'éducation, que parce qu'elles comprennent le rôle important que l'éducation de la jeunesse joue dans les destinées des sociétés ici-bas, et de l'humanité dans la vie future. Ces sociétés agissent sous l'inspiration de Satan, qui veut rendre l'homme partout et toujours malheureux. Plus que jamais il faut être sur nos gardes et nous défier de tout ce qui sort de ces sources empoisonnées par le venin infernal.

Rappelons-nous que l'Eglise seule a reçu de Jésus-Christ, l'ami, le sauveur de l'humanité, de même qu'il est le souverain maître des hommes

et de toutes les créatures, les pouvoirs qu'il possède lui-même ; que toujours inspirée par le Saint-Esprit, toujours infaillible, l'Eglise seule peut fixer les limites dans lesquelles elle doit exercer ses pouvoirs, comme celles dans lesquelles toutes les autres puissances peuvent et doivent exercer les leurs. Elle ouvre ou ferme les portes du ciel aux rois comme aux sujets, aux gouvernants comme aux gouvernés, suivant qu'ils observent ou n'observent pas les règles qu'elle leur prescrit, pour l'exercice de leurs pouvoirs et de leurs devoirs respectifs. Vous savez ce que Jésus-Christ a dit de ceux qui écoutent ou n'écoutent pas l'Eglise. Quand elle nous prescrit des devoirs, il faut donc considérer sa parole comme celle de Dieu même. Or voici la doctrine chrétienne, au moins je le pense, au sujet de l'éducation.

L'Eglise en recevant la mission d'enseigner aux hommes les vérités de la religion, a par conséquent, reçu en même temps le droit et le devoir de veiller avec soin à l'éducation religieuse de tous ceux qui sont devenus ses enfants par le Baptême ; et d'intervenir directement, à l'égard de leur éducation, tant dans les familles que dans les écoles publiques ou privées, quelles que soient ces écoles, afin de les préserver de tout ce qui

pourrait porter atteinte à la foi ou à la morale. Elle a également le droit et le devoir d'obliger les parents, sous les peines dont elle dispose, à donner ou faire donner à leurs enfants les connaissances nécessaires pour atteindre leurs fins dernières, connaître, aimer et servir Dieu, et par ce moyen être éternellement heureux ; de les obliger aussi à veiller sur leurs enfants, les reprendre, les corriger et les préserver de ce qui pourrait les porter au mal, mauvais exemples, mauvaises compagnies, mauvaises lectures, et de leur faire remplir leurs devoirs religieux. Aucune autorité sur la terre n'a le droit d'intervenir pour empêcher l'Eglise d'accomplir cette mission sacrée si importante pour le bonheur de l'humanité et le salut des âmes ; ni pour l'empêcher d'établir, de diriger et de maintenir les institutions d'éducation dont elle a besoin pour l'accomplissement de la fin pour laquelle elle à été fondée par Jésus-Christ.

Les droits et les devoirs des parents, en fait d'éducation, sont de procurer à leurs enfants celle qui leur est nécessaire, tant pour faire leur salut que pour remplir les devoirs de l'état auquel Dieu les appelle dans la société. Mais les parents doivent consulter l'Eglise et s'en rapporter à elle pour ce qui regarde l'accomplissement de cet important

devoir, d'où dépend leur salut comme celui de leurs enfants et le bonheur de la société.

L'Etat a aussi ses droits et ses devoirs en fait d'éducation, car le pouvoir qu'il a reçu de Dieu est destiné à assister l'Eglise dans la mission de conduire les âmes au ciel. Or, l'instruction religieuse et civile est un des principaux moyens, tant pour assurer le bien-être général, et la civilisation des peuples que pour les conduire à leurs fins dernières. L'Etat doit donc favoriser et propager la bonne éducation, en venant en aide aux parents dans l'accomplissement de leurs devoirs, soit en subventionnant les établissements dus à l'initiative privée, ou les écoles qu'il aurait fondées lui-même. Mais s'il propose, il ne peut pas *imposer* aux parents, ni aux enfants, ses écoles, ses maîtres, ses livres, sa méthode d'enseignement, car s'il le faisait, il empièterait sur les droits naturels des parents, ce qui serait une injuste tyrannie ; il s'arrogerait des droits qu'il ne possède pas ; il se rendrait l'arbitre des consciences. En fait d'éducation, l'Etat doit assister l'Eglise et les parents, et non les contrôler ; autrement, il adopterait les principes de la franc-maçonnerie, principes que l'Eglise a formellement condamnés.

Voilà donc, mes amis, ce que je puis vous

dire sur l'éducation nécessaire et ceux qui doivent la donner. Comme la vie éternelle est la principale fin de l'homme, il est évident que l'éducation qui y conduit est aussi la principale. C'est elle qui nous enseigne à faire un usage utile de toutes les autres connaissances. Malgré toutes les connaissances industrielles et la civilisation qu'elles produisent, sans la science de la religion, on serait livré à l'aveuglement de la raison, à l'entraînement des passions, à un honteux esclavage. Peut-il y avoir un esclavage plus dégradant pour la nature humaine que celui auquel sont soumis les francs-maçons ? Peut-il y avoir en même temps plus de liberté et de protection accordées aux passions mauvaises ? Le communisme qui avance à grands pas avec l'espoir de régner sur le monde, les règnes d'un Néron, d'un Henri VIII, la Commune de Paris, la domination de la franc-maçonnerie, sans Dieu, sans Eglise, sans gouvernement, peuvent nous donner une idée de l'état de civilisation due à la science des choses de ce monde, non éclairée par la révélation et dirigée par la foi.

Si l'on voit encore beaucoup de lumières surnaturelles et de civilisation chrétienne chez des peuples qui ont perdu la vraie foi, il ne faut pas

s'en étonner. Tout cela leur vient de l'Eglise catholique qui les a tirés des ténèbres de la barbarie, et les éclaire encore comme la lumière du soleil éclaire notre horizon après que cet astre a disparu, ou pendant qu'il est caché sous d'épais nuages.

Philamon. — Vous venez de faire une observation qui m'a échappée jusqu'à présent. C'est qu'à part ce qui concerne la manipulation de la matière et le bien-être du corps, tout ce que les peuples séparés de l'Eglise possèdent encore de doctrine chrétienne et de vraie civilisation, est dû à l'Eglise catholique, qui a converti leurs ancêtres, les a civilisés, et projette encore sur eux les rayons de la lumière divine. Quel est celui de ces peuples qui n'a pas toujours les yeux tournés vers Rome ? Vous nous avez dit aussi dans un précédent entretien, combien il est nécessaire d'inspirer aux enfants, dès leur plus tendre jeunesse, l'amour et la crainte de Dieu, et de les habituer à une conduite vraiment chrétienne. Rien ne me paraît plus vrai et plus utile. Si vos conseils étaient suivis on retrouverait bientôt dans nos familles ce parfum de piété et de dévotion des premiers siècles de l'Eglise ; cette foi vive qui préparait au martyre et dont la nécessité

se fera sentir avec plus de force que jamais dans les derniers âges du monde. Auriez-vous, révérend père, la complaisance de nous dire, ce soir, quel développement on doit donner à l'enseignement de la doctrine chrétienne à mesure que l'enfant avance en âge ?

Le prêtre. — Je dirai de nouveau que l'éducation commence au berceau. Tout ce qu'un enfant voit ou entend fait impression sur lui, se grave peu à peu dans sa mémoire. Il faut donc que toutes ses impressions, tous ses souvenirs le portent au bien. S'il en était autrement, ce serait un scandale dont les conséquences seraient très funestes. Il est vrai qu'ordinairement on n'y pense presque pas. Avant l'âge de raison on doit sans cesse habituer l'enfant à pratiquer les vertus de son âge quoiqu'il n'en comprenne pas l'importance ; et ne jamais lui permettre une parole ou une action mauvaise, car il en perdrait l'horreur, et en contracterait vite l'habitude. Comme il est facile de lui faire contracter à cet âge de bonnes habitudes en toutes choses, je conseillerais bien fortement de l'exercer dès lors à la charité envers les pauvres et les âmes souffrantes. Que tous les jours ses ardentes prières s'élèvent vers le ciel en leur faveur. Les mauvaises habitudes évitées,

les bonnes contractées dès la plus tendre jeunesse éviteraient aux parents des peines infinies, et souvent inutiles dans un âge plus avancé, s'il faut détruire alors la première éducation. Aussitôt que l'intelligence est assez développée, ce qui arrive ordinairement pour les choses spirituelles plus tôt qu'on ne le pense, l'enfant doit apprendre, sans aucun retard, les vérités que l'Eglise exige pour l'admettre au sacrement de pénitence, car de cela peut dépendre son salut éternel. En effet, s'il les ignorait, il ne pourrait recevoir le pardon d'un péché grave qu'il aurait eu le malheur de commettre. Voici ces vérités : un Dieu en trois personnes, le Pére, le Fils et le Saint-Esprit ; un Dieu qui récompense les bons dans le ciel, et punit les méchants dans l'enfer. Le Fils de Dieu fait homme, qui a souffet et qui est mort pour nous sauver, et qui a établi une Eglise dont les ministres ont le pouvoir de remettre les péchés quand on les confesse, qu'on les regrette et qu'on ne veut plus pécher. A ces premières vérités ajoutez celles de la nécessité et de l'utilité de la prière, et l'habitude de bien prier ; la connaissance des bons et des mauvais anges, et de leurs occupations. Malheureusement, il y a des parents qui négligent d'enseigner avant l'âge de six ou sept ans les

premières vérités de la religion à leurs enfants et de les mener dès lors au moins chaque année à confesse, comme s'ils ignoraient qu'à cet âge, un enfant peut commettre un péché mortel et se perdre, et qu'il peut aussi recevoir le sacrement de pénitence, s'il est assez instruit, et se sauver. Ces parents qui exposent ainsi, volontairement, leurs pauvres petits enfants à la damnation éternelle ont le cœur plus dur que les monstres de la forêt. Ils sont plus cruels que les plus grands tyrans que la terre ait portés. Lors qu'ils s'approchent des sacrements s'examinent-ils sur une faute si grave ? y pensent-ils seulement ? Dieu seul le sait, mais s'ils en avaient une vraie contrition, ils changeraient de conduite, et ils ne le font pas. Je connais des paroisses où le nombre de ces parents est grand.

M. Landry. — Vous me faites frémir.

Le prêtre. — Je ne vous dis que l'exacte vérité.

Madame Landry. — Du moins, lorsque les enfants savent ces vérités de manière à pouvoir recevoir l'absolution, on peut bien attendre ensuite qu'ils soient en âge de faire leur première communion pour continuer à leur faire apprendre leur catéchisme. Alors ils le comprendront mieux ;

et s'ils vont à l'école, ils auront le temps de s'instruire en attendant qu'ils soient obligés de consacrer leur temps à cette étude.

Le prêtre. — Vous croyez donc, madame, qu'en apprenant les vérités de la religion on ne s'instruit pas ? Il n'est que trop vrai que cette idée paraît exister dans certaines familles et dans plusieurs écoles, à en juger par ce que les enfants savent en fait de religion même à un âge assez avancé. Mais cette idée n'est pas inspirée par l'Esprit-Saint. Après qu'on a l'usage de la raison, dites-moi, y a-t-il un temps où l'on est exempt de connaître, d'aimer et de servir Dieu ? S'il y en a, ce doit être celui pendant lequel on existe sans lui, où l'on ne reçoit rien de lui, ni la lumière qui nous éclaire, ni l'air qu'on respire, ni le pain qui nous nourrit. Pendant ce temps-là, que vos enfants ne s'occupent pas d'apprendre à le connaître, à l'aimer, à le servir, à le prier — je le veux ; qu'ils se rendent semblables aux bêtes des champs, aux pourceaux de vos étables, puisque vous le voulez. Mais s'il n'en est pas ainsi, si notre corps et notre âme ne peuvent vivre un instant sans son assistance continuelle, si Dieu ne donne la raison à l'homme, raison qu'il a refusée à ses autres créatures sur la terre,

que pour être connu, aimé, servi par lui, vous n'avez pas un moment à perdre. Apprenez de suite à vos enfants, ce qu'ils sont capables d'apprendre en fait de religion. Que chaque jour ajoute une nouvelle connaissance à celle du jour précédent, mais sans fatiguer la mémoire ou l'intelligence des jeunes enfants. Bonnes mères, pourquoi ne réuniriez-vous pas vos enfants autour de vous un petit quart d'heure chaque jour ? Alors sous forme d'entretien vous les instruiriez en les amusant. Tantôt ce serait quelques mots d'explication sur les articles du Symbole, les demandes du Pater, les commandements, les sacrements ; tantôt vous leur parleriez du ciel, de l'enfer, des anges, surtout de la bonne et douce vierge Marie, la reine du ciel, leur mère bien-aimée ; du purgatoire, des âmes qui y souffrent et sollicitent l'aumône de leurs prières. Vous leur diriez combien Dieu aime ceux qui, par leurs bonnes œuvres, paient les dettes de ces pauvres âmes qui iront ensuite le louer dans le ciel, et prier à leur tour pour leurs libérateurs. Tantôt vous leur raconterez les principaux traits de l'histoire de l'Eglise, la création du monde et de l'homme, sa chute ; le déluge ; la venue, la vie, la mort, la résurrection du Sauveur, les actes des martyrs la vie des saints ; et vous leur

parlerez souvent du Sauveur des hommes qui reste sans cesse avec nous, dans nos églises ; qui y attend ses amis qui vont le visiter, et les comble de grâces. Tous les jours vous leur ferez raconter, ce que vous leur aurez dit le jour précédent. Si vous savez varier à propos vos courts entretiens vous verrez vos enfants les suivre avec empressement. Ce sera pour eux une jouissance et pour vous l'accomplissement d'un devoir sacré. De cette manière vos enfants seront déjà bien instruits en fait de religion, et cela sans étude, et sans fatigue. Si vous ne possédez pas ces connaissances, faites choisir par votre pasteur quelques petits livres qui vous aideront, qui seront plus utiles et coûteront moins cher que bien du superflu en fait de vêtements où d'autres choses. Excitez leur émulation par de petites récompenses. L'exemple des saints leur inspirera de nobles et généreux sentiments, le désir et quelquefois, Dieu aidant, la ferme résolution de les imiter. Mais surtout, bonnes mères, si vous voulez que vos instructions portent de bons fruits dans les âmes encore innocentes et pures de vos enfants, donnez-leur l'exemple de toutes les ver tus dans votre personne. A quoi vous servira de leur conseiller la bonté et la douceur, si vous êtes colères, emportées, les grondant ou les frappant

pour la moindre chose, sans raison ; le respect et l'obéissance, si vous manquez de respect pour votre pasteur ; si vous critiquez ses paroles, sa conduite ainsi que les paroles, la conduite, les conseils, les ordres de vos époux qui sont les chefs de la famille ? A quoi vous servira de leur recommander la modestie, l'humilité, si vous êtes vaines, coquettes, sans économie ? la vertu de religion, si vous ne faites pas vos prières en famille, avec beaucoup de respect et de dévotion ; si vous fréquentez rarement les sacrements, ou même critiquez ceux qui les fréquentent souvent ? Votre exemple aura mille fois plus d'empire sur leur éducation que l'exemple des autres ou toutes les instructions possibles. Sachez occuper de quelque manière l'esprit de vos enfants, afin que le démon ne trouve pas leur cœur ouvert à ses impressions, et à ses suggestions. Dieu se plaît à répandre ses dons les plus précieux dans ces belles âmes qui pensent à lui, s'occupent de lui, parlent de lui, mais surtout qui l'aiment et se hâtent d'apprendre le plus tôt possible ses commandements, afin de les observer et de lui plaire. " *Laissez*, dit le bon Jésus, *laissez venir à moi les petits enfants. Il n'y a que ceux qui leur ressemblent qui entreront dans le royaume des cieux.*" La voie qu'ils doivent suivre

pour aller à Jésus, est celle que je viens de vous indiquer. Si plus tard les passions violentes ou des compagnons malheureux, les entraînent loin des sentiers de la vertu, le souvenir de l'heureux temps de l'innocence les ramènera de nouveau vers Dieu. Quand on a bien commencé on finit presque toujours bien. Ne laissez donc jamais le démon entrer par la porte de l'ignorance dans le cœur de vos enfants.

La foi, l'espérance et la charité sont trois vertus théologales si nécessaires au salut lorsqu'on a l'usage de la raison, que sans elles, les sacrements n'ouvriront pas les portes du ciel. Or, pour l'être raisonnable, il faut savoir ce qu'on espère et ce qu'on aime.

Mme Landry.— Ne peut-on pas avoir ces vertus sans autres connaissances que celles que vous avez mentionnées comme absolument nécessaires pour recevoir le sacrement de pénitence, puisqu'avec cela on peut se sauver ?

Le prêtre. —On peut avoir les vertus théologales que donne le Baptême, même sans ces connaissances, avant l'âge de raison, mais à cet âge on est tenu de faire des actes formels de ces vertus. Or, quelle sera la vertu d'un acte par lequel on di-

ra à Dieu qu'on croit ce que l'Eglise enseigne, parce que c'est lui qui l'a révélé, si on ne sait pas ce que c'est que l'Eglise ni ce qu'elle enseigne ? Comment lui dire qu'on espère observer ses commandements, si on ne les connaît pas ? Comment pourrons-nous aimer Dieu de tout notre cœur, de tout notre esprit, de toutes nos forces, si on ne connaît pas les raisons qu'on a pour l'aimer ainsi ? L'acte du chrétien doit être un acte raisonnable, c'est-à-dire, de l'intelligence, du cœur et de la volonté et non seulement des lèvres. On ne se moque pas impunément de Dieu. Ce n'est pas en vain que Dieu a donné des commandements, que Jésus-Christ a enseigné les vérités de la religion ; que les Apôtres, inspirés par l'Esprit-Saint, avant de se séparer pour évangéliser les nations, les ont réunis dans un symbole facile à apprendre et à retenir ; que Jésus-Christ leur a ordonné de les enseigner à tous les hommes, et jusqu'à la fin du monde. Si leur connaissance n'eut pas été nécessaire, l'aurait-il fait ? Ces raisons sont suffisantes pour convaincre toute personne raisonnable, que ces vérités doivent être apprises et comprises, aussitôt que l'intelligence en est capable.

L'instituteur.— Il n'y a aucun doute, après les raisons que vous venez de donner, que les parents

doivent en conscience commencer et continuer l'éducation religieuse de leurs enfants, aussitôt que leur intelligence en est susceptible. Mais pensez-vous mon père, que celle qui est donnée dans les écoles soit suffisante.

Le prêtre. — Dans certaines écoles on donne une bien meilleure éducation religieuse que dans d'autres. Cela dépend du zèle des instituteurs et de ceux qui sont chargés de diriger l'enseignement. Mais si vous me parlez de l'éducation religieuse telle que prévue par les lois, je ne puis m'empêcher d'exprimer à cet égard quelques réflexions. Lorsque dans les lois et les règlements des pays catholiques, l'éducation religieuse, comme le catéchisme, etc., semble reléguée parmi les sciences accessoires, ne figure qu'à peine dans le programme des études pour être admis au professorat, dans l'examen des candidats pour être admis dans ce noble et saint état, dans ceux des élèves en présence des commissaires, des parents et du public, tandis que la grammaire, la géographie, etc., figurent au premier rang, comme si un *e* ou un *s* de plus ou de moins dans un mot, avait plus d'importance dans la vie humaine qu'une conduite vraiment chrétienne basée sur une connaissance approfondie de la religion et de ses ensei-

gnements ; cela me paraît une lacune dont je ne puis comprendre le motif et qui ne sera jamais comblée par le zèle des professeurs que rien ne stimule. Non je ne puis comprendre cette lacune, lorsque je la compare avec la doctrine de l'Eglise telle qu'exprimée par Pie IX dans un bref à l'archevêque de Fribourg et dont voici un extrait :

« Dans ces écoles (les écoles populaires) la doc-
« trine religieuse doit avoir la première place en
« tout ce qui touche soit à l'éducation, soit à l'en-
« seignement, et dominer de telle sorte que les au-
« tres connaissances données à la jeunesse y soient
« considérées comme accessoires. La jeunesse se
« trouve donc exposée aux plus grands périls, lors-
« que dans ces écoles l'éducation n'est pas étroite-
« tement liée à la doctrine chrétienne. »

« Les écoles populaires sont principalement éta-
« blies en vue de donner aux peuples un enseigne-
" ment religieux, et de les porter à la piété et à
" une discipline morale vraiment chrétienne. "
Quand je compare, dis-je, cette doctrine avec l'ombre dans laquelle les lois relèguent cette partie de l'enseignement public, je ne puis m'empêcher de penser à ces autres paroles du même pontife :

" Et une éducation qui prétend former, sans le

" secours de la doctrine et de la loi morale chré-
" tienne, les esprits et les cœurs des jeunes gens,
" d'une nature si tendre et si susceptible d'être
" tournée au mal, doit nécessairement engendrer
" une race livrée sans frein à ses mauvaises pas-
" sions et à l'orgueil de sa raison, et les généra-
" tions ainsi élevées ne peuvent que préparer aux
" familles et à l'Etat les plus grandes calamités."

Si vous me le permettez, je citerai encore, en fait d'éducation chrétienne telle que je voudrais la voir donnée dans les écoles et les familles, les paroles suivantes du P. Ventura, tombées du haut de la chaire de vérité, dans la chapelle impériale, en présence de Napoléon III et de sa cour ; paroles qui devraient être gravées en lettres d'or, dans toutes nos lois sur l'éducation, sur la porte de chaque école, sur celle de chaque résidence d'une famille chrétienne, car elles renferment un des plus grands et des plus salutaires conseils dont doit s'inspirer le monde.

" L'enseignement religieux, dit-il, doit sortir
" de tous les livres que l'on met aux mains de
" l'enfant, de tous les exercices qui l'occupent,
" de tous les objets qui l'environnent ; il doit lui
" arriver par tous les sens, je dirai même, par
" tous les pores. L'enseignement religieux doit

" jaillir de tout l'ensemble de l'instruction, com-
" me la lumière rejaillit du soleil, le parfum de
" la fleur ; ce n'est qu'à cette condition qu'il est
" sérieux, qu'il est solide, qu'il fait de vrais
" croyants ; c'est la loi commune et générale de
" tout enseignement religieux.."

Un autre écrivain dit, avec non moins de vérité : " L'enseignement religieux ne s'acquiert que
" par la continuité d'un enseignement où la loi
" divine se trouve comme infusée."

Voilà, mes amis, l'éducation que je voudrais voir donnée dans toutes les écoles catholiques, avec une connaissance du dogme, proportionnée aux dangers auxquels la foi est exposée. Si cette éducation eut été générale chez tous les peuples chrétiens, les crimes n'inonderaient pas la terre aujourd'hui ; d'épouvantables châtiments ne nous menaceraient pas. Il est vrai que là ou le clergé a le contrôle sur l'éducation, son influence et son zèle, comme dans la province de Québec, remplacent avantageusement l'abstention des législateurs. Mais aura-t-il toujours ce contrôle ?

L'instituteur.— En effet, je crains beaucoup l'influence de la franc-maçonnerie. Là comme partout ailleurs, les francs-maçons suivront autant qu'ils le pourront, les instructions de leurs chefs.

Voici celles que donnait il y a peu d'années la Haute-Vente d'Italie à tous les francs-maçons du monde : " C'est à la jeunesse qu'il faut aller, c'est elle " qu'il faut entraîner sans qu'on s'en doute sous " nos drapeaux. Que tout le monde ignore notre " dessein ; laissez de côté la vieillesse et l'âge mûr. " Allez à la jeunesse et, s'il est possible, jusqu'à " l'enfance. Conservez toutes les apparences de " l'homme grave et moral, etc, etc."

Vous voyez leurs succès en Europe, aux Etats-Unis, où ils ont un contrôle presqu'absolu sur la législation, et jusqu'ici, dans le Nouveau-Brunswick et les autres provinces maritimes. Mais dans les pays où la grande partie de la population conserve la foi catholique, ils travailleront d'abord à faire perdre le respect, l'amour, l'obéissance dus au clergé. " *Dépopularisez les prêtres* " c'est le mot d'ordre qu'ils donnent ; et ensuite ils feront proposer par des catholiques, au moins de nom, des mesures propres à soustraire les écoles au contrôle du prêtre. Déjà ce travail se fait, et a osé se montrer au grand jour. S'il n'a pas réussi la première fois, ne croyez pas qu'il se décourage. S'il venait à réussir, que faudrait-il faire ?

Le prêtre.— Je vous répondrai par la voix de l'auguste Pie IX. Ses paroles s'adressent à tous

les fidèles, qu'ils habitent un pays catholique ou qu'ils soient dispersés parmi les hérétiques : "Dans " tous les lieux, dit-il, dans tous les pays où l'on " formerait, et surtout où l'on exécuterait le per- " nicieux dessein de soustraire les écoles à l'autori- " té de l'Eglise, et où la jeunesse serait, par suite, " misérablement exposée au danger de perdre la " foi, ce serait donc très certainement pour l'E- " glise une obligation rigoureuse, non seulement " de faire tous ses efforts pour procurer à cette " jeunesse l'instruction et l'éducation chrétiennes " qui lui sont nécessaires, mais encore d'avertir " tous les fidèles et de leur déclarer qu'on ne peut " en conscience fréquenter de pareilles écoles ins- " tituées contre l'Eglise catholique." C'est donc l'Eglise seule qui doit juger du danger qu'il y a pour la foi, dans chaque cas particulier, et à nous tracer la conduite à suivre. Par tout ce qui précède, il vous est facile de comprendre que le devoir des catholiques est clairement tracé ; qu'ils doivent s'opposer de tout leur pouvoir, à l'adoption de semblables lois, ainsi qu'à l'élection de candidats catholiques imbus de ces idées. Espérons néanmoins que jamais les membres de la législature de Québec, peut-être la plus sincèrement catholique du monde, ne courberont la tête, comme les gou-

vernements de l'Europe, devant la franc-maçonnerie

Philamon.— Ceux qui favorisent cette mesure sont des aveugles, ou des dupes des sociétés secrètes, dont les membres se trouvent aujourd'hui à tous les degrés de l'échelle sociale — sur toutes les marches du pouvoir. Aujourd'hui, il n'y a plus que deux Eglises, deux doctrines qui se disputent l'empire des consciences, la conquête des âmes : l'Eglise catholique descendue du ciel pour y faire monter les hommes, et la franc-maçonnerie, l'Eglise de Satan, montée des enfers pour les y faire descendre. Toutes les autres croyances qui se subdivisent par milliers, se fondent dans une seule idée, un seul désir, la destruction du catholicisme. Aussi la franc-maçonnerie les réclame toutes ; elles sont toutes ses lâches et humbles servantes. Seule la franc-maçonnerie a l'audace de sa mission, détruire l'Eglise, la papauté, tout pouvoir civil ; et réhabiliter Satan dans son ancien pouvoir sur le monde. Il n'y a plus aujourd'hui de juste milieu possible ; il faut être franchement avec l'Eglise ou avec la franc-maçonnerie, avec Dieu ou avec Satan. " *Celui qui n'est pas pour moi,* dit Dieu, *est contre moi.*" Si l'on veut rester catholique, il faut se ranger hardiment sous l'étendard de Rome,

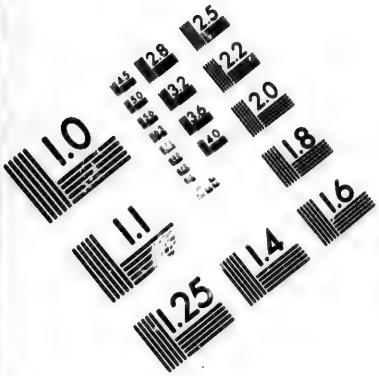
car la voix du pape, c'est la voix de Dieu. " *Celui qui vous écoute m'écoute,*" dit Jésus-Christ. Il n'y a donc aucun moyen pour celui qui veut demeurer disciple de l'Homme-Dieu, de travailler directement ou indirectement à enlever à son Eglise le contrôle sur l'éducation nécessaire au salut des âmes.

D'ailleurs, quelle absurdité de vouloir enlever la direction de l'éducation à des hommes qui ont consacré leur vie à l'étude, qui n'ont d'autre ambition que celle de rendre leurs compatriotes heureux et prospères ? L'influence, la prospérité et l'honorable position de la nationalité canadienne-française, parmi toutes celles qui habitent ce continent, ne sont-elles pas dues à l'éducation que lui a donnée son clergé ? Placez l'éducation entre les mains d'hommes plus ou moins instruits, plus ou moins aptes, qui passent et repassent au pouvoir, et vous verrez ce qu'elle deviendra. Non, messieurs, ce n'est ni la longueur des canons, ni le poids des boulets, ni l'étoffe des habits qui font le bonheur des peuples, la vraie civilisation, c'est son éducation. Chez toutes les nations catholiques où l'on a soustrait à l'Eglise le contrôle de l'éducation, il n'y a plus rien de stable ; les principes d'un jour sont condamnés par ceux du len-

demain. L'indifférence religieuse, l'athéisme, le matérialisme, voilà ce que produit l'éducation qui sort de cette source ; en attendant que ces nations, si le temps leur est laissé, disparaissent dans les ombres de la barbarie, avec celles de l'Afrique et de l'Asie qui ont rejeté les lumières de la foi.

M. Landry.—Révérend père, l'Eglise doit-elle avoir aussi le contrôle sur l'enseignement des sciences qui ne concernent que les intérêts matériels ?

Le prêtre.—Si elle n'a pas reçu cette mission spéciale, elle a reçu celle de veiller sur ses enfants, comme un bon pasteur sur ses brebis. Or la franc-maçonnerie se déguise sous toutes les formes, et cherche partout un canal pour faire pénétrer son poison jusqu'au cœur de l'enfance. Il faut donc se défier de ceux qui voudraient diviser ainsi les sciences, comme de ceux qui veulent séparer l'Eglise de l'Etat, car c'est le même but que l'on voudrait atteindre. D'ailleurs il n'y a aucune science complètement indépendante de celle de la religion, comme il n'y a pas d'effet sans cause. Toutes s'y rapportent, au moins par l'usage qu'on doit en faire. Je ne puis voir un travail quelcon-



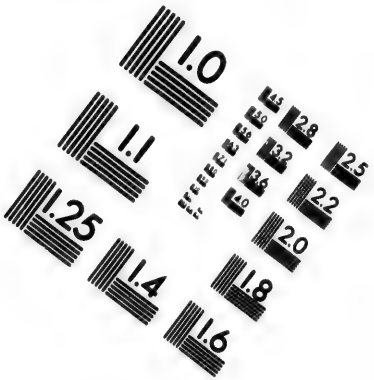
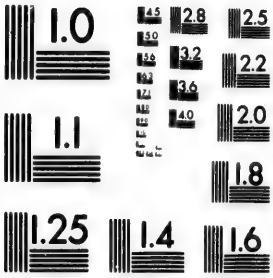
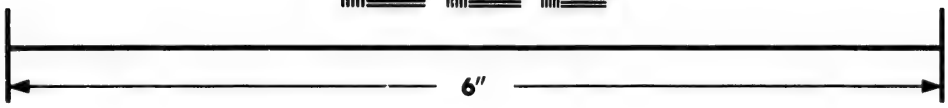
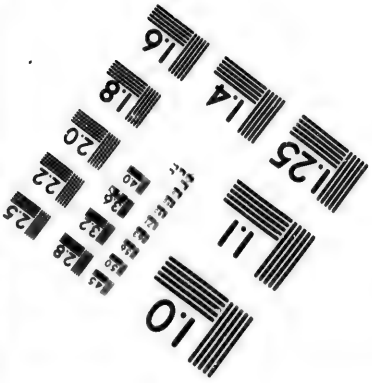
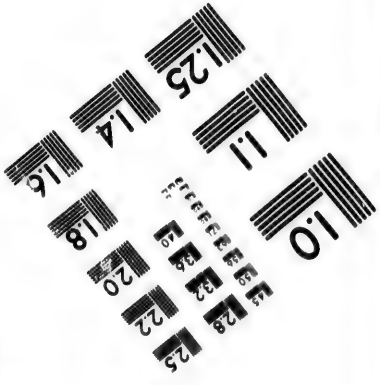


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)









Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

que pour diminuer la juste part dans l'éducation qui est due à la religion, sans penser à cette parole de Notre-Seigneur : " *Celui qui rougira de moi et de ma doctrine, je rougirai de lui.*" Lorsqu'il n'y eut plus de place dans les hôtelleries de Bethléem pour l'enfant Jésus, il n'y en eut pas longtemps pour les enfants des hommes, qu'immola l'épée des soldats d'Hérode. Lorsque Jésus-Christ fut de trop dans Jérusalem, que devinrent les habitants de cette ville déicide ? Quand il n'y eut plus de place au soleil de la France pour Dieu, sa religion et ses ministres, il y en eut encore pour cinquante mille guillotines. Qui en trouvera encore quand il n'y en aura plus dans les lois ou dans les écoles pour la doctrine chrétienne ? Dieu seul le sait.

M. Landry. — J'entends dire souvent que les enfants oublient, en peu de temps, ce qu'ils ont appris à l'école ; qu'ils sont ensuite à peine capables de faire un compte ou d'écrire une lettre ? N'y aurait-il pas moyen de graver mieux ces sciences dans leurs têtes, ou de leur en enseigner dont ils feraient usage plus longtemps ?

Le prêtre. — M. l'instituteur voudra peut-être nous donner quelques renseignements à ce sujet.

L'instituteur. — L'observation de M. Landry répond à une de mes propres pensées. Dernièrement, un professeur qui avait enseigné en France, aux Etats-Unis et dans cette province, me disait avoir adopté, avec un grand succès, un moyen assez singulier pour enseigner promptement les lettres à une classe nombreuse de jeunes enfants. Il les leur faisait répéter en les chantant tous ensemble — comme une petite chanson. Il adopta la même méthode pour l'épellation et jamais il n'obtint un semblable succès. Aussitôt que les enfants commençaient à lire, on leur faisait nommer et distinguer les parties du discours et on leur donnait quelques courtes explications, accompagnées d'une analyse très simple ; de manière que les principes de la grammaire se trouvaient gravés dans leur esprit, avant même d'apprendre un mot par cœur. L'écriture s'apprenait en même temps que la lecture. Aussitôt que les élèves pouvaient former convenablement les lettres, chaque jour ils copiaient sur l'ardoise un reçu, un billet promissoire, un compte, etc., ou quelques lignes de leur livre. On leur donnait de petites dictées, qu'on faisait suivre de la narration d'une courte histoire, qu'ils rapportaient de suite, en l'écrivant de mémoire. Ils s'habituaient ainsi à exprimer

leurs pensées d'une manière intelligible et convenable, dans une écriture lisible et courante ; ce qui suffit pour un enfant qui ne doit être que peu de temps à l'école.

Pour leur enseigner la géographie on leur montrait d'abord un globe terrestre, ses mouvements relativement au soleil, ainsi que la signification des principales lignes. Ils trouvaient alors eux-mêmes les mers, les continents, leur position réciproque, les distances qui les séparent. Venaient ensuite les climats et les productions des principales divisions, qui donnent naissance au commerce d'échange ; ceci exige un peu d'explication, mais est facile à comprendre et à retenir. La forme du globe et tout ce qui précède se grave facilement et pour toujours dans la mémoire, à l'aide de l'imagination : c'est l'affaire de quelques jours. Les enfants peuvent ensuite continuer eux-mêmes cette étude, en cherchant les pays, les rivières, etc., ce qui suffit pour le plus grand nombre de ceux qui doivent être appelés aux travaux manuels.

On peut leur apprendre aussi les principaux faits de l'histoire sacrée et de l'histoire profane, en les leur racontant, et les accompagnant d'observations qui peuvent leur en faire comprendre

les causes et les effets. Cela vaudrait autant que la connaissance des noms et des dates qui restent presque seuls dans la mémoire, quand on apprend des abrégés par cœur.

Si cette méthode ne donne pas toutes les connaissances en fait de grammaire, de géographie et d'histoire, qu'on enseigne dans les écoles élémentaires, elle donne celles qui restent le plus longtemps dans la mémoire ; et elle a l'avantage de permettre aux enfants de consacrer beaucoup plus de temps à l'étude de la religion, et des sciences dont ils peuvent tirer profit tous les jours de leur vie : de l'agriculture, de certains arts et métiers, de l'économie domestique, etc.

L'éducation qui facilite et perfectionne les travaux manuels utiles à la famille et à la patrie, est plus conforme à la doctrine chrétienne que celle qui a pour résultat la vanité, le désœuvrement et l'abandon de l'industrie ; car Dieu a condamné l'homme à gagner son pain à la sueur de son front, et la sainte Famille nous en a donné l'exemple. Bien entendu que je ne fais pas allusion aux sciences nécessaires pour les professions libérales.

Philamon. — Aux Etats-Unis la population catholique a-t-elle de bonnes écoles ?

L'instituteur. — Autrefois les Canadiens n'a-

vaient qu'un très petit nombre d'écoles catholiques indépendantes ; et malheureusement envoyaient leurs enfants aux écoles protestantes, ou les laissaient sans instruction. Mais depuis un petit nombre d'années ils font de très louables efforts pour leur donner une bonne éducation religieuse en fondant des écoles françaises sous le contrôle de leur clergé. Ils ont d'autant plus de mérite que la plupart sont pauvres, même endettés, vivant au jour le jour, manquant quelquefois d'ouvrage, obligés de payer de hauts loyers, des provisions bien cher, et encore de fortes taxes pour le soutien des écoles publiques, toutes protestantes ou sans Dieu. Malgré cela, ils consacrent une partie de leur revenu pour louer des maisons d'écoles et payer le salaire des professeurs. Rien de plus agréable à Dieu, que de voir ses enfants approprier une partie de leur gain à le faire connaître, aimer et servir par la jeune génération. Là, on semble mieux comprendre que Dieu ayant créé directement toutes les âmes, nous sommes tous ses enfants, tous frères ; et que c'est un devoir et un grand mérite de travailler les uns pour les autres, lorsqu'il s'agit du salut des âmes et de la gloire de Dieu ; que c'est imiter Jésus-Christ et continuer l'œuvre de la

rédemption. Que si on ne le fait pas, il demandera compte à chaque membre de sa grande famille, de l'ignorance ou de la perte de ceux qui auraient pu être instruits et sauvés. Mais si on ne veut abaisser ses regards que vers la terre, et ne considérer que notre avantage temporel, on trouvera encore que c'est l'éducation religieuse des enfants qui établit l'union, la paix, l'obéissance, la modestie, l'économie dans la famille ; qui met nos biens à l'abri du vol et des fraudes, qui donne la confiance dans l'honnêteté des hommes, dans leurs rapports et leurs transactions ; qui éloigne les fléaux en éloignant leurs causes, qui sont les péchés, les désordres, les crimes.

Ceux qui, pour épargner quelques piastres, laissent leurs enfants dans l'ignorance de la doctrine chrétienne, plutôt que d'établir des écoles indépendantes, là ou les écoles publiques n'offrent pas les garanties nécessaires, se rendent coupables d'une grande faute à l'égard de Dieu et des âmes, et font un bien mauvais calcul ; car les enfants sans éducation religieuse font une multitude de dépenses, pour le luxe ou pour des désordres, que ne feraient pas des enfants chrétiennement élevés et instruits ; dépenses bien plus considérables que celles qu'aurait exigées leur

éducation religieuse ; sans compter que Dieu est le maître des biens, de la santé, de l'intelligence, des succès de toute espèce, et qu'il en prive très souvent ceux qui n'en font pas l'usage pour lequel il les destine. Combien de revers, de mauvaises récoltes qui n'ont pas d'autre cause !.....

Le prêtre. — Que celui qui peut contribuer à l'éducation chrétienne de l'enfance le fasse et en remercie Dieu qui le fait participer à tout le bien qui résultera de cette éducation, et lui donne occasion de ressembler davantage à la Divinité en imitant son plus bel attribut, la miséricorde. Prenons garde de répéter cette parole de Caïn : " *Est-ce que je suis le gardien de mon frère ?* " Quoi ! nous avons de belles demeures, de beaux chevaux, de bonnes voitures, des vêtements coûteux, à la mode, des bottes fines, et nous laissons les âmes créées à l'image de Dieu, rachetées du sang de Jésus-Christ, dans la nudité intellectuelle, privées de la doctrine chrétienne qui est leur richesse et leur vie ? Ne craignons-nous pas d'entendre un jour cette parole qui a été dite pour tous les hommes et tous les siècles : " *Qu'as-tu fait de ton frère ?* " Rappelons-nous sans cesse la sentence du Juge suprême : "*J'étais nu et vous*

" m'avez vêtu, j'avais faim et vous m'avez donné à
" manger,... Venez les bénis de mon Père."

" Chaque fois que vous aurez fait cela au moin-
" dre de mes frères, c'est à moi que vous l'aurez
" fait."

Philamon. — Révérend père, vous avez dit que l'éducation commençait au berceau pour ne finir qu'à la tombe. Je le comprends parfaitement : mais après qu'une jeune personne est sortie de l'école, de quelle manière reçoit-elle celle qui a le plus d'influence sur sa vie ?

Le prêtre. — Pendant que le jeune homme ou la jeune fille demeurent à la maison paternelle, l'éducation de famille continue, mais elle n'est plus la seule. Dans la maison paternelle ou dans la société, les jeunes gens reçoivent des impressions bien différentes suivant le milieu dans lequel ils se trouvent. Dans les premiers siècles du christianisme, le sanctuaire de la famille, comme celui de l'église, ne respirait que la présence de Dieu, était embaumé par toutes les vertus. Pendant les travanx du ménage on entendait souvent le chant des psaumes. Une douce joie diminuait les fatigues èt témoignait du bonheur de l'âme. Les consciences étaient en repos. Aujourd'hui,

cette belle habitude est presque disparue ; le plus grand nombre des enfants et des jeunes gens ne chantent plus. Le contentement que donne la vertu semble avoir disparu avec l'innocence baptismale. Ou si l'on chante encore quelquefois, les cantiques et les psaumes semblent être relégués dans les sanctuaires des églises. Dans la famille, les entretiens roulent le plus souvent sur les intérêts de ce monde. Combien de fois aussi l'appréciation peu charitable de la conduite des supérieurs ecclésiastiques ou civils, la médisance, sans rien dire de plus, servent à les alimenter. On semblerait déroger aux convenances de *la bonne société de nos jours*, se singulariser, se rendre ennuyeux ou ridicule, en parlant de la vie des saints, des actes des martyrs, des belles actions de notre prochain. Rien de plus propre à flétrir les vertus du jeune âge que la vie dans une atmosphère imprégnée de ces miasmes impurs. Il y a cependant encore bien des familles d'où sont bannis les entretiens si peu conformes à l'esprit chrétien, ainsi que les veillées où les jeunes gens jouissent d'une trop grande liberté, et où la fleur de l'innocence se flétrit vite. Comparez, mes amis, une société formée par les inspirations du christianisme telle qu'elle existait autrefois, lorsque tous

n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, que même les biens étaient en commun, que Dieu régnait dans les cœurs, dans les familles et dans tous les rapports sociaux, avec une société qui serait formée d'après les principes de la franc-maçonnerie et en conformité aux instructions que les chefs de cette Eglise de Satan adressent à tous leurs coassociés, répandus parmi les différentes nations chrétiennes. " Pour étouffer, disent-ils, le germe " catholique et chrétien, flattons toutes les pas- " sions ; ne nous lassons jamais de corrompre ; " popularisons le crime dans les multitudes. Qu'el- " les le respirent par les cinq sens ; qu'elles le " boivent ; qu'elles s'en saturent ; épargnons les " corps, mais tuons les âmes. Faites des cœurs " vicieux et vous n'aurez plus de catholiques. " Attisez le désir de la rébellion. *Corrompons " la femme..... Dépopularisons les prêtres.*" Voyez, mes amis, l'éducation que propose l'Eglise de Satan, et à combien de dangers sont exposés les jeunes gens de nos jours, lorsqu'on sait que tous les moyens possibles sont employés pour faire pénétrer ces principes dans la masse de la population des pays catholiques. Combien sans s'en douter se font les propagateurs de ces principes. D'abord les parents qui ne se gênent pas, même

devant leurs enfants, de critiquer la conduite ou les instructions des prêtres ; ceux qui dans un but d'intérêt, propagent le luxe autant qu'ils le peuvent ; ceux qui vendent ou répandent des romans ou des livres contre la morale ou la foi ; ceux qui propagent le libéralisme catholique ; les journaux impies, et ceux qui pour des motifs d'intérêt, cherchent à satisfaire tous les goûts. Cette dernière presse exerce aujourd'hui un grand rôle dans l'éducation du peuple. Elle infiltre dans les âmes un poison délétère au moyen d'une littérature franc-maçonnique où l'on trouve à côté de belles maximes qui captivent les esprits bien disposés, mais peu clairvoyants, une doctrine ou des exemples profondément anti-chrétiens. Elle exhibe journellement, aux regards des lecteurs et des lectrices de tous les âges, une multitude de crimes et d'immoralités, comme si l'exemple des crimes pouvait produire des vertus !... tandis qu'elle familiarise l'esprit avec une société corrompue et en fait perdre toute horreur ; ou bien elle prodigue, sans raison suffisante, la louange ou le blâme à des partisans politiques, ce qui détruit chez le peuple l'esprit de droiture et de vèrité, et lui fait perdre toute confiance dans le journalisme. Cependant la presse a, à notre époque, une telle

extension, elle a acquise une telle influence qu'elle pourrait faire un bien immense en s'unissant avec l'Eglise pour répandre la saine doctrine et combattre le mal. Heureusement qu'il y a dans ses rangs des hommes qui comprennent tout le bien qu'ils peuvent faire, et y consacrent leur éducation et leur très grande influence. Si ces hommes étaient plus nombreux, ils combattraient avec un grand succès les efforts de la franc-maçonnerie pour empoisonner l'éducation du peuple. Mais parmi tous les moyens que la franc-maçonnerie emploie pour corrompre le peuple, celui qui a les conséquences les plus graves, c'est de lui faire perdre la confiance dans son clergé. Par là elle renverse tous les obstacles qui s'opposent à ses succès. Quand la voix du prêtre n'est plus respectée et obéie par ceux que l'erreur travaille à égarer, qui aura assez d'influence pour leur faire comprendre la vérité ? Néanmoins c'est là une des grandes plaies de notre époque, et qui était presqu'inconnue au peuple canadien il y a quarante ans. C'est la marque et la cause de l'affaiblissement de la foi, et le signe précurseur des châtiments du ciel. Dieu a dit que celui qui touche à ses ministres lui touche à la prunelle de l'œil. La raison est que Jésus-Christ s'est associé le prêtre pour l'ex-

ercice de son pouvoir souverain, et il veut que le prêtre participe à l'honneur qui lui est dû, car il est l'organe de l'Eglise infaillible comme Dieu même. " *Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre,*" dit Jésus-Christ, en s'adressant aux apôtres. Je vous envoie comme j'ai été envoyé. " *Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise.*" C'est un grand malheur que cette vérité soit si souvent oubliée. Le respect, l'amour et l'obéissance sont dus à tous ceux qui possèdent le pouvoir ; mais personne sur la terre ne le possède à un si haut degré que le prêtre. Le roi lui-même, tout puissant qu'il soit, n'a d'autorité que dans les limites de son royaume, et sur les corps seulement ; mais la juridiction du prêtre peut s'étendre sur l'univers entier et sur les âmes. Le roi peut ouvrir aux coupables les portes de la prison, mais le prêtre leur ouvre les portes du ciel. Le roi ne commande qu'aux hommes, à ses sujets, mais le prêtre commande à Jésus-Christ lui-même, qui, à son ordre, doit descendre du ciel, prendre l'apparence d'un peu de pain, se laisser porter en tous lieux, se donner à l'homme, quelquefois encore couvert de crimes, qui l'introduit dans son cœur où règne le démon. Ni les anges, ni les saints ne peuvent pardonner un

seul péché véniel, mais le prêtre dit au plus grand pécheur : " Je te pardonne" et les portes du ciel s'ouvrent devant lui. Il va arracher même les âmes aux flammes du purgatoire, et les fait monter au séjour de l'éternelle félicité. Si l'enfant doit à son père la vie du corps, il doit au prêtre la vie de l'âme. Son père le nourrit des fruits de la terre, mais le prêtre le nourrit du pain vivant qu'il fait descendre du ciel. Ceci doit faire comprendre le respect et l'amour dus aux prêtres ; et combien sont coupables ceux qui y manquent.

L'instituteur. — Cet affaiblissement du sens chrétien se fait sentir chez presque tous les peuples. Un seul fait, parmi des milliers d'autres, le prouve. Le premier, le chef de tous les prêtres, le Vicaire de Jésus-Christ est le captif d'une poignée de scélérats, et pas un peuple ne se lève pour le délivrer. Tous deviennent par là complices de cet attentat. Que peut-on encore espérer de la clémence de Dieu ? Que doit-on penser, mon père, de toutes les prophéties modernes publiées depuis quelque temps ?

Le prêtre. — On doit en penser ce qu'en dit l'Esprit-Saint : " *Ne méprisez pas les prophéties,*" (I. Thess., V, 20) examinez-les attentivement afin

de discerner les véritables. Rien de plus conforme à la raison, de mieux établi par l'histoire, que l'existence de prophéties à différentes époques du monde, particulièrement à la veille de grands événements. L'histoire du peuple juif nous en donne de nombreux exemples. Le comte de Maistre, un grand génie chrétien des temps modernes, disait : " Plus que jamais nous devons " scruter les prophéties, car il faut nous tenir " prêts pour un événement immense dans l'ordre " divin." Vu ce qui se passe aujourd'hui dans le monde, cette guerre acharnée que l'on fait, non à une forme de religion, mais à Dieu même, et à tous ceux qui veulent l'adorer, il faut, ce me semble, de deux choses l'une ; ou qu'on soit à la veille du règne de l'Antéchist et de la fin des temps, qui d'après plusieurs des pères de l'Eglise, ne doit pas dépasser l'an six mille ; ou bien qu'un événement immense de l'ordre divin, comme dit le comte de Maistre, ne vienne mettre un arrêt au progrès du mal, en faisant disparaître les vrais et nombreux impies qui ne voudront pas se convertir, car leur impiété est le fruit de l'orgueil. C'est le péché contre le Saint-Esprit, et Dieu résiste aux superbes. Tant qu'aux pécheurs qui dans leur cœur ne haïssent pas Dieu, et ne compren-

nent pas jusqu'à un certain point le mal qu'ils font, Notre-Seigneur dira peut-être encore en leur faveur : " *Pardonnez-leur, mon Père, car ils ne savent ce qu'ils font.*" Je crois à la réalisation de ces prophéties et à ce triomphe de l'Eglise, qui, néanmoins, ne devra être que de courte durée ; car il faut que toutes les prophéties s'accomplissent. Ce triomphe sera peut-être une manifestation de l'amour de Dieu pour la sainte Vierge, la mère de son Fils, et dû a la puissance de son intercession. Ce sera un règne de paix et de fervente piété qui préparera les hommes à la dernière et suprême lutte entre le ciel et l'enfer, laquelle complètera le nombre des élus et des réprouvés.

Néanmoins, un miracle plus grand que celui de la création du monde pourra arrêter l'accomplissement des prophéties modernes, comme il arrêta la destruction de Ninive : ce serait la conversion des impies.

Prions et soyons prêts.

FIN